64e ANNÉE — JANVIER 1921

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC



JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET DE
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Paraît du 15 au 20 SOMMAIRE *le Numéro*

		Pages
La vue à distance et les apparitions au moment de la mort	CAMILLE FLAMMARION	1
Phénomènes spirites d'incorporation	LÉON DENIS	8
Encore une poésie de l'Esprit Jean	ALFRED BÉNÉZECH	11
L'Esprit Gui	MARCEL LAURENT	15
Revues et Journaux	XXX	18
Chronique Etrangère	M. CASSIOPÉE	23
Conférences	XXX	27
Bibliographie	ALFRED BÉNÉZECH	28

BUREAUX : 42, Rue Saint-Jacques, 42 — PRÈS LA SORBONNE & LE COLLÈGE DE FRANCE — PARIS

Institut Métapsychique International

Reconnu d'Utilité Publique

Fondation JEAN MEYER

89, Avenue Niel, PARIS (XVII[e])

TÉL. WAGRAM 65-48

L'Institut Métapsychique poursuivra sous la direction du Dr GELEY, les recherches scientifiques relatives à tous les phénomènes d'ordre psychique qui se produiront soit en France, soit à l'étranger, car, là seront centralisées les découvertes résultant des études faites dans toutes les parties du monde. Le Comité de l'Institut a été constitué comme suit : M. le Professeur CHARLES RICHET, de l'Institut de France. Président d'Honneur ; M. le Professeur ROCCO SANTOLIQUIDO, Député, Conseiller d'État d'Italie, Président ; M. le Comte A. de GRAMONT, de l'Institut de France, Vice-Président ; M. SAUREL, Trésorier-Secrétaire ; Médecin Inspecteur Général CALMETTE ; M. GABRIEL DELANNE, Psychiste ; M. CAMILLE FLAMMARION, Astronome , M. JULES ROCHE, Député, ancien Ministre ; Docteur J. TEISSIER, Professeur de Clinique Médicale à la Faculté de Lyon ; Docteur GUSTAVE GELEY, Directeur. De telles autorités scientifiques sont la meilleure garantie des résultats qu'on peut attendre de cette fondation, pour fournir les preuves scientifiques de la SURVIE.

L'Institut admet :

1° des Membres adhérents *(cotisation annuelle minima de 25 francs)* ;

2° des Membres honoraires *(cotisation annuelle minima de 50 francs)* ;

3° des Membres bienfaiteurs (*versement d'au moins 500 francs une fois donnés*).

Pour tous Renseignements ou Communications, s'adresser à M. le Dr. Gustave GELEY, Directeur de l'Institut, 89, Avenue Niel, Paris (17e).

Librairie des Sciences Psychiques

PAUL LEYMARIE, Éditeur

42, Rue Saint-Jacques, PARIS

Dr GELEY. — L'Etre Subconscient . . . . . 3 fr. 60

— — De l'Inconscient au Conscient . . . . . 12 fr.

William CROOKES. — Recherches sur les Phénomènes du Spiritualisme. . . . . 5 fr.

Pour les frais d'envoi, ajouter 25 % aux prix marqués

64e ANNÉE JANVIER 1921

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Directeur : Jean MEYER

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

La vue à distance et les apparitions au moment de la mort

Le monde psychique, encore inconnu, est si considérable qu'il peut être étudié sous une multitude d'aspects pour notre instruction générale.

Aujourd'hui, je voudrais appeler l'attention de nos lecteurs sur le phénomène encore trop contesté de la vue à distance.

Dans le cas des apparitions, c'est l'esprit du mourant ou du mort qui vient vers nous. Dans le cas des visions télépathiques, c'est notre esprit qui se transporte.

Je possède des observations de ce genre, très nombreuses, et de toutes dates, et nous ne pourrons en relater ici que quelques-unes. Celle que voici est très remarquable.

Le 17 mars 1863, à Paris, dans un appartement du premier étage, rue Pasquier, nº 26, derrière la Madeleine, Mme la baronne de Boislève donnait à dîner à plusieurs personnes, parmi lesquelles le général Fleury, grand écuyer de Napoléon III, M. Devienne, premier président de la cour de cassation, M. Delesvaux, président de Chambre au tribunal civil de la Seine. Pendant le repas, il fut surtout question de

l'expédition du Mexique, commencée depuis un an déjà. Le fils de la baronne, le lieutenant de chasseurs à cheval Honoré de Boislève, faisait partie de l'expédition, et sa mère n'avait pas manqué de demander au général Fleury si le gouvernement avait des nouvelles.

Il n'en avait pas. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Le repas s'acheva gaiement, les convives demeurant à table jusqu'à neuf heures du soir. A ce moment, Mme de Boislève se leva, et passa seule au salon pour faire servir le café. Elle y était à peine entrée qu'un cri terrible alarma les invités. Ils se précipitèrent et trouvèrent la baronne évanouie, étendue de tout son long sur le tapis.

Ranimée, elle leur raconta une histoire extraordinaire. En franchissant la porte du salon, elle avait aperçu, à l'autre extrémité de la pièce, son fils Honoré debout, en uniforme, mais sans armes et sans képi. Le visage de l'officier était d'une pâleur spectrale et, de son œil gauche, changé en un trou hideux, un mince ruisseau de sang coulait sur sa joue et sur les broderies de son collet. Telle avait été l'épouvante de la pauvre femme qu'elle avait pensé mourir. On s'empressa de la rassurer en lui représentant qu'elle avait été le jouet d'une hallucination, qu'elle avait rêvé tout éveillée, mais comme elle se sentait inexprimablement faible, on appela d'urgence le médecin de la famille, qui était l'illustre Nélaton. Il fut mis au courant de l'étrange aventure, ordonna des calmants et se retira. Au lendemain, la baronne était physiquement rétablie, mais le moral était touché. Elle envoyait deux fois chaque jour au ministère de la Guerre demander des nouvelles du lieutenant.

Au bout d'une semaine, elle fut officiellement avertie que le 17 mars 1863, à 2 heures et 50 minutes de l'après-midi, à l'assaut de Puebla, Honoré de Boislève avait été tué raide d'une balle mexicaine qui l'avait atteint à l'œil gauche et lui avait traversé la tête. La différence des méridiens étant compensée, l'heure de sa mort correspondait exactement avec l'instant de son apparition dans le salon de la rue Pasquier.

Le docteur Nélaton a communiqué à ses collègues de l'Académie des Sciences un procès-verbal de l'événement, écrit tout entier de la main du premier président Devienne et signé par tous les convives du fameux dîner.

Ces vues de scènes de morts à distance ne sont pas aussi rares qu'on le pense.

Mon collègue et ami regretté Durand de Gros, m'a communiqué autrefois le curieux fait suivant, éprouvé par un rédacteur à l'administration centrale des Postes et Télégraphes, de Paris, qui l'a relaté à son frère, ami du docteur Durand de Gros. Voici ce récit :

« Je sortais du ministère vers 5 heures et demie, et je prenais l'omnibus qui va de Grenelle à la Porte Saint-Martin. Je n'avais pas pensé le moins du monde à notre pays d'enfance de toute la journée.

« Tout à coup, arrivé rue Jean-Jacques-Rousseau, j'ai eu la vision très nette de la pauvre maman couchée dans son lit, et malade. J'avais la sensation qu'elle allait mourir et je me souviens que, dans mon espèce de rêve, je lui dis : « Attends, maman, je viens. » Je ne me faisais aucune illusion sur son état et j'avais comme une espèce d'attirance, si je puis parler ainsi, qui me donnait envie de mourir aussi.

« Je ne puis expliquer l'état d'esprit dans lequel j'étais, mais ce qui est certain, c'est que je me voyais très bien au pied du lit de maman, très pâle et malade, et qu'elle

me reconnaissait. Il était à peu près six heures. J'étais dans l'omnibus avec mon ami Léon.

« En rentrant chez moi, à onze heures du soir, la concierge m'a remis une dépêche, et je dois dire que j'ai pensé tout de suite à ce qui m'était arrivé dans l'omnibus, et je n'ai pas douté un moment de la mort. Aussi je ne me suis pas couché, attendant impatiemment le jour pour partir. Léon était avec moi en rentrant, et en recevant la dépêche je lui ai raconté ce qui m'était arrivé dans l'omnibus. Il me dit alors qu'en effet, à ce moment-là, j'avais l'air « tout drôle », qu'il me parlait et que je lui répondais d'une manière incohérente. Il peut certifier le fait. Il paraît aussi que pendant le reste de la soirée, je n'étais pas dans mon état habituel. Ce fait bizarre a produit en moi une sensation profonde, qui est encore aussi présente à ma mémoire que le premier jour. En général, la vue d'un mourant est pénible ; mais moi, je le répète, j'éprouvais plutôt une satisfaction d'être sûr de la survivance ».

Voilà une impression ressentie fort simplement : en omnibus. Elle n'en est que plus frappante. Ce n'est pas un rêve vague, une vision en état maladif : c'est une impression normale. L'observation que voici a été faite également en plein jour, en excellent état de santé.

Un médecin de Londres, mort au loin, est vu des environs de la capitale anglaise, dans la chambre imprévue où il meurt (1). La vision a eu lieu dix heures après la mort.

« Ce médecin, écrit Mme Dyne, l'observatrice, m'avait soignée pendant quelques années et m'avait témoigné beaucoup de bonté. A l'époque de sa mort, il y avait plus d'une année qu'il ne me soignait plus. Je savais qu'il n'exerçait plus la médecine, mais je ne connaissais rien de ses affaires ni de l'état de sa santé. Lorsque je le vis pour la dernière fois, il semblait particulièrement bien portant, et il fit même quelques remarques sur la vigueur et l'activité qui lui étaient restées.

« Le jeudi 16 décembre 1875, je me trouvais depuis quelque temps en visite à la maison de mon beau-frère et de ma sœur, près de Londres. J'étais en bonne santé, mais depuis le matin et pendant toute la journée j'éprouvais une sensation d'oppression, je « n'étais pas en train », comme on dit, et j'attribuais cela au temps sombre qu'il faisait. Après le déjeuner, vers deux heures, j'eus l'idée de monter à la chambre des enfants pour m'amuser avec eux et tâcher de me remettre. Mais je n'y réussis pas, et je redescendis dans la salle à manger, où je restai assise toute seule. La pensée du docteur me vint à l'esprit, et tout d'un coup, ayant les yeux grands ouverts, à ce que je crois (car je ne me sentais pas endormie), il me sembla que je me trouvais dans une chambre, où un homme mort était couché sur un petit lit. Je reconnus tout de suite le docteur et je ne doutai pas qu'il ne fût mort et non pas simplement endormi. La chambre était sans tapis et sans meubles. Je ne puis dire combien de temps la vision a duré. Je n'en parlai ni à ma sœur ni à mon beau-frère à ce moment-là ; j'essayai de me prouver à moi-même que ce que j'avais vu ne signifiait rien, par la raison surtout que, d'après tout ce que je savais sur la situation du docteur, il était improbable que s'il était mort, il se fût trouvé dans une chambre si simple et si dégarnie de meubles.

« Environ dix jours après, une de mes sœurs lut dans les journaux que le docteur était mort à l'étranger, le 16 décembre, le jour même où j'avais vu l'apparition.

(1) *Phantasms of the Living*, I, p. 265; *Hallucinations télépathiques*, p. 84.

« L'enquête faite pour fixer les détails de cette narration a appris que le docteur est mort à l'hôpital d'un petit village, dans un pays chaud, et il avait succombé à un mal presque subit.

« La veuve du docteur a fait connaître que la chambre où son mari est mort correspondait à la description donnée plus haut, et qu'il a quitté la vie terrestre à 3 heures et demie. »

Supposer là une hallucination, et une coïncidence fortuite avec la réalité, assurément inattendue et exceptionnelle, n'est pas une hypothèse admissible. Pourquoi cette dame aurait-elle, inconsciemment, imaginé cette scène d'un médecin connu, mort en voyage, dans une chambre d'hôpital, et cela le jour où son cadavre est justement là? Se contenter d'une pareille « explication » n'est vraiment pas suffisant. Il y a autre chose : la faculté de voir à distance par suite d'une impression émanée du mort ou du mourant.

Il y a deux ans, pendant mon séjour à Cherbourg, un honorable agent technique de la marine m'a exposé qu'il avait personnellement vu à distance, en rêve, une agonie, de Nouméa à Cherbourg. Voici sa relation :

« Accomplissant mon service militaire dans l'artillerie coloniale, j'avais été, au bout de cinq mois, désigné pour servir à la Nouvelle-Calédonie.

« Embarqué à Marseille le 3 septembre 1895, j'arrivai à Nouméa le 13 octobre.

« En quittant ma famille, je lui avais fait mes adieux, et en particulier au frère de mon père, lequel était malade depuis quelques mois.

« La première nuit — celle du 12 au 13 octobre — que je couchai à Nouméa, j'eus un rêve dans lequel j'assistais à l'agonie de mon oncle.

« Je me réveillai, le lendemain matin, extrêmement fatigué, et l'esprit obsédé par ce rêve fatidique.

« Quels ne furent pas ma surprise et mon trouble de recevoir, 40 ou 50 jours après (les lettres mettent à peu près ce temps pour venir de France), l'annonce du décès de mon oncle, survenu le 12 octobre, dans la journée.

« J'en fus profondément frappé, car je n'avais pas oublié ce rêve, et je ne l'oublierai jamais.

« Vous savez mieux que moi, Maître, que par suite de la longitude sous laquelle se trouve Nouméa, les jours sont en avance d'environ dix heures sur les nôtres.

« Étrange coïncidence, n'est-il pas vrai, et bien faite pour troubler nos esprits !

« A mon retour en France, je racontai cette coïncidence à ma famille, et depuis j'en ai souvent parlé à des amis.

« Si cette observation peut vous intéresser dans vos recherches, je suis heureux de vous l'avoir signalée. Vous pourrez, si vous le jugez utile, publier ce récit, mais je vous prie de ne pas publier mon nom, car ma situation n'est pas absolument indépendante.

E. C...,
Agent technique de la marine à Cherbourg. »

Le signataire de cette intéressante relation ne m'a permis de donner que ses initiales et son titre. Il m'a appris, dans mon enquête, que son oncle se trouvait alors à

La Glacerie, commune de la banlieue de Cherbourg, région que je connais moi-même, village célèbre qui doit son nom à la première fabrique de glaces créée en France, par Colbert (transportée ensuite à Saint-Gobain), et où l'on peut voir encore aujourd'hui les premiers objectifs construits pour l'Observatoire de Paris, en l'an 1672, à l'époque de sa fondation, objectifs primitifs et qui demeurent pour nous d'un grand intérêt historique (que j'ai tenus avec respect entre mes mains).

La différence de longitude indiquée est exacte. La coïncidence du rêve avec l'événement est réelle. Tout nous conduit à admettre qu'il y a eu là transmission télépathique entre l'oncle et le neveu.

Mes lecteurs peuvent se souvenir d'un rêve analogue très précis, racontant comment un neveu a assisté à l'agonie de son oncle, en voyant tous les détails de son agonie. (Pierre Conil, élève au Lycée Saint-Louis, et son oncle mourant à Courbevoie *(L'Inconnu*, p. 460).)

Les vues de scènes de mourants, à distance, et les rêves prémonitoires de morts sont en si grand nombre que ceux qui étudient ces questions les regardent absolument comme acquis à la science psychique et incontestables, et qu'il est presque superflu de multiplier ces récits. Je signalerai pourtant encore le fait suivant, dont l'authenticité ne peut être mise en doute, et dont je dois la connaissance à mon savant ami, le prince Troubetzkoy. Cet astronome m'écrivait de son Observatoire de Bergame, le 20 octobre dernier :

« Ici même, M. Aurélio Bonandrini, docteur en droit, mon notaire, vient de me rapporter qu'il a fait, il y a vingt ans, un rêve tellement frappant, si horriblement pénible, qu'il restera toujours présent à sa mémoire et qu'il ne pourra jamais l'oublier.

« Dans ce rêve, il voyait son père, alors bien portant, couché, agonisant, dans une petite chambre, à lui inconnue.

« Un an après, son père était pris, dans la cathédrale, d'une attaque d'apoplexie ; on le transporta dans un hôtel voisin où il expira au bout de quelques heures. Quelle ne fut pas l'épouvante de son fils, lorsque, appelé en toute hâte au chevet du moribond, il reconnut le lit, la position de son père et la chambre, tels qu'il les avait vus en songe ! »

L'auteur du rêve confirme ainsi :

« Je certifie l'exactitude des faits ci-dessus mentionnés et rapportés par le prince Troubetzkoy.

» BONANDRINI AURELIO. »

Dans une autre lettre, le prince Troubetzkoy m'avait déjà signalé la vue à distance par sa mère, d'un accident qui, heureusement, n'a eu rien de mortel :

« Nous étions à la campagne, écrit-il, et avions installé, à la joie de mon fils, qui avait alors cinq ans, un hamac dans le jardin. Arrive pour passer quelques jours la jeune sœur de ma femme, et à eux deux, ils ne quittent plus le hamac, devenu balançoire.

« Un soir, le petit garçon épouvanté, arrive en courant ; une des cordes s'était cassée ; ils étaient tombés, la tête de la jeune fille avait porté et nous la trouvâmes évanouie. Pendant plus de vingt-quatre heures, le médecin craignit des complications ;

il fallut faire des applications de glace, etc.. Bref, elle délira pendant toute la nuit, appelant à grands cris sa mère, qui se trouvait à plus de 150 kilomètres.

« Le surlendemain en arriva une lettre éplorée, racontant cet accident qu'elle avait vu en rêve, et demandant, angoissée, si c'était vrai.

» Prince TROUBETZKOY. »

Comment peut-on encore douter de ces phénomènes psychiques de vue et de sensations à distance? Il n'y a qu'à se baisser pour en cueillir dans la corbeille des souvenirs humains.

De toutes les scènes de morts, vues exactement par la vision télépathique, la suivante est, assurément, l'une des plus précises. L'observateur a désiré que son nom ne soit pas publié, par crainte de déplaire aux parents du défunt. Voici son récit :

« Le fait que je vais raconter est arrivé le matin du 8 juillet 1853.

« Dans la soirée du 7, je restai longtemps avec un ami à causer sur différents sujets. Il était bien et de bonne humeur. Je rentrai tranquillement chez moi.

« Il faut maintenant que je dise comment était ma chambre à coucher. Elle n'avait qu'une fenêtre, près de la tête du lit et dans le mur le long duquel j'étais couché. La jalousie n'était pas tout à fait baissée. Cette nuit-là, où plutôt le matin du 8, je m'éveillai avec une sensation de détresse. Il faisait jour, et la lumière arrivait à travers les lames de la jalousie sur le parquet; là, dans cette lumière qui était tout à fait suffisante, j'eus la vision de mon ami. Il gisait sur le parquet dans son vêtement de nuit, les genoux relevés, les mains rejetées en arrière, la paume en l'air. Il était d'une pâleur extrême, la mâchoire tombante, comme mort. Je poussai un gémissement assez fort qui éveilla ma femme ; elle me prit par le bras et me secoua, me demandant ce qu'il y avait. J'étais appuyé sur mon coude, regardant par terre l'apparition. Je répondis : « Je vois X... mort sur le parquet. » Comme je parlais, la vision s'évanouit. Ma femme me répliqua que je rêvais. Je me rappelle que j'avais demandé moi-même : « Est-ce que je rêve? » avant que ma femme me secouât et pendant que la vision était distincte. Les pieds du fantôme étaient du côté de la fenêtre, et sa figure était tournée presque en face de moi, et du côté de la lumière.

« J'allai aux bureaux, qui étaient contigus à la maison de X.... Celui-ci n'ayant pas paru de toute la matinée, le clerc me dit que sa femme de ménage était inquiète, n'ayant pu obtenir de réponse en frappant à la porte. Aussitôt la vision du matin me revint à l'esprit. Je fis chercher une échelle et monter par la fenêtre, qui n'était pas très haute. Le clerc monta, et éprouva une telle surprise qu'il faillit tomber de l'échelle. Il venait de voir X... étendu sur le parquet. Il prit un grand marteau à casser le charbon et força la porte. J'entrai dans la chambre avec lui. Sur le plancher gisait le corps, exactement dans l'attitude, la position et le costume de la vision que j'avais eue. C'était la reproduction exacte de cette vision. Il avait dû se lever, tirer à moitié la jalousie, et, se sentant en proie à une attaque d'angine, il avait essayé de se verser de l'ammoniaque dans un verre qui se trouvait sur sa table de toilette ; mais en faisant cet effort, il était tombé à la renverse, mort. Sa femme de ménage m'apprit que c'était son habitude de se lever avant le jour et de tirer sa jalousie.

« Est-il possible de prétendre que l'intensité de la pensée d'un homme à l'agonie

puisse produire l'effet que j'ai décrit? Son héritier légitime était un homme pour qui il éprouvait la plus grande animadversion, tandis qu'il avait un neveu qu'il affectionnait vivement. Il avait une grande fortune et aurait tout laissé à ce neveu favori. Le jour de sa mort, en cherchant dans ses papiers, on trouva un testament qu'il avait commencé dans ce but.

«J'ai pensé à tout cela pendant bien des années, j'ai discuté là-dessus avec bien des gens, je n'ai jamais pu arriver à une solution raisonnable de la question.

«Depuis le jour de l'événement jusqu'à maintenant, j'ai toujours été certain que cela n'a pas été un rêve. Je veux dire que je n'ai pas été inconscient, que j'ai bien ouvert les yeux et que j'ai bien vu l'apparition. Le sentiment de détresse éprouvé en me réveillant était indescriptible. C'était quelque chose comme l'émotion ressentie quand on est réveillé en sursaut et qu'on se trouve en face d'un spectacle terrible. Voilà trente-trois ans maintenant que cela s'est passé, et chaque détail est encore aussi clair dans ma mémoire que si la chose avait eu lieu hier. »

L'enquête faite par la Société anglaise des Recherches psychiques a confirmé ce récit dans son ensemble, à part quelques variantes de détails.

Ces exemples sont tellement caractéristiques que nous pourrions clore ici cet article ; notre conviction étant faite. Cependant, je demanderai encore la permission d'ajouter un fait du même ordre dont j'ai reçu communication récemment, par un écrivain distingué, que nos lecteurs connaissent déjà, M. R. de Maratray, qui concerne son propre père. Voici ce fait :

« Vers 1855, M. de Maratray, qui avait alors une vingtaine d'années et habitait Blois, se réveilla une certaine nuit, sous l'impression d'un rêve angoissant : il venait de voir une jeune cousine étendue sur son lit dans sa maison de Rouen ; un prêtre l'administrait ; le père et la mère étaient à genoux et pleuraient. Le lendemain matin, la nouvelle arriva que cette jeune fille était gravement malade. Il partit aussitôt pour Rouen et eut sous les yeux le spectacle qu'il avait eu en rêve : il assista avec douleur à la mort de sa cousine, qu'il affectionnait particulièrement, et dans l'attitude où il s'était vu lui-même vingt-quatre heures auparavant. »

Cette vision se complique, comme on le voit, d'une prémonition plus difficile encore à comprendre que la vue à distance.

Nous sommes là en plein mystère. L'action de l'âme s'étend au loin dans le temps comme dans l'espace. L'homme ne consiste pas seulement dans le corps matériel, au nom duquel il est inscrit dans les statistiques, mais encore — et surtout — en un être psychique agissant au dehors de la périphérie du corps tangible. L'étude de la nature humaine est à reconstituer entièrement.

Camille FLAMMARION.

Phénomènes spirites d'incorporation [1]

L'épais rideau qui nous sépare de l'Au-delà, reste impénétrable pour l'homme revêtu de son manteau charnel ; mais l'esprit extériorisé du médium, aussi bien que l'esprit libre du défunt, peut le traverser avec la même facilité qu'un rayon de soleil traverse une toile d'araignée.

Il suffit même de l'extériorisation d'un seul de ses sens psychiques pour que le médium perçoive les bruits, les voix, les formes du monde invisible.

L'intervention des Esprits n'est donc pas nécessaire dans certains phénomènes, comme ceux de la vision et de l'audition.

Mais si le médium est apte par ses facultés propres, à pénétrer dans l'Au-delà, il ne l'est pas moins à transmettre aux vivants les messages des habitants de cette région.

Il peut même, dans les cas d'incorporation, leur fournir les moyens de se manifester aux humains avec autant de précision et d'intensité qu'ils l'eussent fait durant leur séjour sur la terre par leur organisme vivant.

Le phénomène de l'incorporation permet aux Esprits de nous donner des preuves d'identité plus abondantes, plus convaincantes que par tous les autres procédés de communication. Ceux qui ont connu le défunt ne peuvent s'y méprendre, la voix, les gestes, les idées émises deviennent autant d'éléments de certitude en ce qui touche la personnalité du manifestant, surtout lorsqu'il est avéré que le médium n'a pu le connaître ni recueillir aucun renseignement sur sa manière d'être et ses habitudes.

J'ai disposé, pendant plus de trente ans, d'un excellent médium à incorporation, par lequel je pouvais communiquer avec l'Au-delà et recevoir les instructions nécessaires pour la poursuite de mes travaux.

Ce médium, j'ai eu le malheur de le perdre vers la fin de 1917, et depuis cette époque, je me suis trouvé fort limité dans mes rapports avec mes guides.

Après des années d'une cruelle privation, je vis, un beau jour d'été, arriver deux dames, munies d'un mot de recommandation de M. Leymarie, et qui venaient passer un mois de vacances en Touraine. Je ne les connaissais nullement.

Au cours d'une conversation, ayant parlé d'un ami aveugle qui obtient des communications écrites, ces dames exprimèrent le désir de le voir à l'œuvre ; j'organisai une petite séance.

J'ignorais alors que l'une d'elle était médium, car elle ne m'en avait rien dit. Aussi ma surprise fut grande de la voir bientôt plongée dans la *trance* et d'entendre une voix forte annoncer la présence de mon guide, de l'Esprit puissant dont les sages conseils et la tendre sollicitude m'ont toujours dirigé, soutenu dans ma tâche de propagandiste.

Un entretien s'établit entre nous et pendant près d'une heure cet Esprit m'exposa ses vues sur la situation du spiritisme, parlant de nos travaux communs dans le passé avec des détails, des particularités dont le médium ne pouvait absolument rien savoir. Tous ceux des assistants qui, autrefois, avaient pris part aux séances que j'ai décrites

[1] Ces pages sont extraites d'un nouvel ouvrage de Léon Denis, actuellement sous presse, et qui aura pour titre : *Esprits et médiums*.

en mon livre *Dans l'invisible*, reconnurent Jérôme de P., tandis que le sujet ignorait complètement tout ce qui est relatif à cet Esprit éminent.

Après un instant de repos, une autre entité, toute différente, vint s'incorporer et la douce voix de Mme Forget se fit entendre à son tour.

Mme Forget était le précieux médium dont je parle plus haut, libéré alors de ses liens terrestres

Avec cet enjouement qui la caractérisait, et la fit reconnaître aussitôt par ses amis présents, elle nous dit que m'ayant vu, du fait de son départ, privé de tout rapport avec l'Au-delà, elle s'était mise en campagne, « trottinant comme une petite souris ». A force de recherches, elle avait fini par découvrir un sujet susceptible de la remplacer. Aidée par Jérôme de P., elle lui avait suggéré de venir à Tours se mettre à ma disposition.

Or ces dames parisiennes croyaient bien, en venant chez moi, réaliser leurs propres intentions ; ce qui démontre une fois de plus que les humains cèdent, plus souvent qu'ils ne le croient généralement, à l'influence des Esprits.

Au cours de la même séance, un incident vint nous apporter une preuve remarquable d'identité. Un de nos médiums écrivains traça, avec l'aide d'un esprit bienveillant, la plainte d'un suicidé qui implorait le secours de nos prières. Ce suicidé regrettait amèrement d'avoir déserté la vie ; il exposa sa situation douloureuse en des termes qui allaient permettre de le reconnaître.

Une dame des environs, amenée par un autre membre du groupe, et qui assistait pour la première fois à une réunion spirite, manifestait tout d'abord quelque scepticisme à l'endroit des phénomènes obtenus. Mais, à la lecture du message, elle pâlit, se troubla et déclara qu'il s'agissait de son père, de son propre père qui s'était pendu il y avait quelques mois, à la suite de revers de fortune. Le fait nous fut confirmé depuis par d'autres habitants de la même localité.

Le spiritisme, peut-on dire, c'est la religion de la famille. En effet, les rapports constants qu'il maintient entre nous et nos chers défunts, sont, dans notre vie, autant d'éléments de force morale et d'élévation. Nos réunions intimes sont toujours une douce consolation et un réconfort.

Par exemple, le 2 novembre dernier, le jour des morts, nous nous sommes rapprochés dans une séance où, par deux médiums entrancés, nos chers invisibles vinrent encore s'entretenir avec nous.

Pendant que la foule des humains envahissait les cimetières, à la recherche d'une forme tangible du souvenir, nous communions avec nos amis de l'espace, dans le recueillement de la pensée et la douce intimité du cœur.

Après les sages conseils d'Allan Kardec et de J. de P., nous eûmes les propos humoristiques de Massenet. Puis ce fut une scène touchante par laquelle l'esprit de la mère d'un de nos amis aveugle vint prodiguer à son fils et à sa bru des avis, de tendres exhortations, qui arrachèrent des sanglots à ses enfants. Il leur donna des conseils précieux au sujet d'une situation délicate, et qui constituaient autant de preuves d'identité. Et tout cela par l'intermédiaire d'un médium qui n'avait jamais connu cet esprit.

En un mot, nous eûmes pendant quelques heures toute la gamme des sensations

et des émotions, dans un langage qui allait du grave au doux, du plaisant au sévère, et qui nous causa une impression profonde. En nous séparant, nous sentions que les liens qui nous unissaient à notre famille spirituelle s'étaient encore resserrés et qu'un peu de la sérénité des grands espaces était descendue dans nos âmes.

***

Le phénomène spirite varie de nature et d'intensité selon les aptitudes du médium. Si, dans l'ordre des faits matériels, l'Esprit recherche surtout des sujets dépositaires et transmetteurs des forces radiantes, dans l'ordre intellectuel il s'attachera de préférence à ceux qui jouissent d'une certaine culture et lui offrent des ressources beaucoup plus étendues pour le choix des expressions et des idées. Il est très difficile à un Esprit de produire des messages de forme littéraire ou scientifique au moyen d'un cerveau inculte. Si, dans un grand effort de volonté, il peut faire exprimer par ce cerveau des noms, des mots, des dates qui ne s'y trouvent pas enregistrés à l'avance, cet effort ne peut être longtemps prolongé.

« Quand on nous offre un clairon, disait un Esprit, nous ne pouvons en tirer les sons d'une harpe. » Un autre se servait de cette autre comparaison : « Nous éprouvons la même répugnance à nous servir d'un cerveau fruste, qu'une main délicate de femme à tirer un énorme verrou rouillé. »

Il arrive parfois dans les séances que plusieurs médiums écrivains obtiennent simultanément des messages signés du même nom d'Esprit et exprimant des idées identiques sous des formes différentes. De là, parmi les assistants, maints commentaires agrémentés de suspicions et de critiques. Faut-il ranger ces faits parmi les fraudes et les impostures, ou y voir l'intervention d'esprits peu scrupuleux?

Or, voici ce que nous dicte, à ce sujet, un de nos guides :

« La téléphonie sans fil a révélé qu'une étincelle électrique produite par un courant à haute fréquence envoie des ondes dans toutes les directions. Et ces ondes peuvent être captées par des appareils récepteurs également disposés dans toutes les directions. Un même message peut donc être perçu en même temps par plusieurs auditeurs. Ce phénomène est basé sur une loi qui s'applique également aux émissions fluidiques. Celles-ci, au lieu d'être produite par une dynamo, peuvent l'être par la pensée dirigée volontairement d'une certaine façon. Un esprit incarné ou désincarné peut donc produire, en des conditions déterminées, une étincelle exactement semblable à l'étincelle des courants à haute fréquence, et envoyer des ondes dans toutes les directions.

« Ces ondes peuvent être perçues par des sensitifs incarnés ou désincarnés, faisant l'office de récepteurs. Un esprit désincarné peut parfaitement, d'après ces lois, influencer au même moment plusieurs médiums, tout en restant dans le plan où il habite d'ordinaire ; il pourra envoyer un message écrit, un message visuel (transport des images par le téléphone), un message auditif, etc., selon les médiums influencés. Et comme les facultés intellectuelles sont plus déliées sur notre plan que sur le vôtre, il pourra dicter à ses médiums plusieurs messages de teneurs différentes, sans pour cela avoir besoin de se déplacer. »

*
* *

Quant au problème de la subconscience, que l'on a compliqué, embrouillé comme à plaisir, il se résume simplement par l'action en nous et hors de nous, de ce centre psychique dont nous avons parlé et où fusionnent, en un sens unique, tous les moyens de perception et de sensation de l'âme. Inconscient, subconscient, subliminal, égo supérieur ne sont que des mots pour désigner un même principe, le centre de notre *moi*, de notre intelligence, de notre conscience pleine et entière.

Par son dégagement partiel ou total du corps physique, ce centre recouvre sa puissance de radiation, et en même temps se réveillent en lui les souvenirs, les connaissances, les acquisitions endormies à l'état de veille et que les siècles passés ont accumulés au fond de l'être. C'est dans ces conditions que le médium peut pénétrer dans les mondes visible et invisible, en recueillir et en transmettre les échos, les rumeurs, les enseignements.

La télépathie, la psychométrie, la prémonition, la lecture dans l'avenir, les phénomènes d'intuition et même certains faits d'ordre magnétique se rattachent tous à ce mode d'action. C'est donc la possibilité de rayonner nos forces et nos sens cachés qui constitue la médiumnité. Dans cet état, le sujet offre plus de facilité et de rapidité à l'Esprit pour ses manifestations.

Dans les phénomènes d'écriture, l'Esprit peut s'adresser soit au subconscient, soit à la conscience normale du médium. Le subconscient, dans le premier cas, transmet au cerveau les suggestions du manifestant, mais alors le médium ne ressentira pas aussi vivement la personnalité étrangère qui se manifeste à lui. Dès lors son influence personnelle sera prépondérante et inévitable.

Le médium peut donc entrer en rapport avec l'Au-delà de deux manières, soit par le dégagement de son centre psychique, qui lui permet d'exercer ses sens dans le monde invisible et d'en pénétrer les secrets, soit par l'action directe des Esprits sur son organisme fluidique, au moyen de la *trance*, de l'écriture, de la table, de la planchette, etc. Le premier procédé est le plus efficace, car son application répétée accroît peu à peu la puissance de rayonnement du médium et lui ouvre l'accès des plans supérieurs ; il acquiert ainsi la plénitude du *moi* par l'union intime de la conscience supérieure, avec la conscience physique.

C'est d'ailleurs le but général de l'évolution des âmes, d'élargir sans cesse le champ de leurs radiations et de leurs perceptions ; c'est en même temps un mode de préparation à la vie de l'espace, la possibilité d'en goûter les joies profondes et les sublimes harmonies.

Léon DENIS.

Encore une poésie de l'Esprit Jean

Si, comme nous croyons l'avoir démontré, le phénomène du cimetière et l'apport ont été produits, non par le subconscient du médium, mais par une personnalité de l'Au-delà, qui se donne le nom de Jean, les poésies, étroitement solidaires de ces phéno-

mènes, doivent procéder aussi de cette cause. Il en est d'autres auxquelles on peut avec raison assigner une semblable origine, parce que, sans être liées à des phénomènes physiques, elles naissent exactement de la même manière. Or Jean, dans une pièce qui ne compte pas moins de 224 vers, nous a raconté les phases de son existence depuis qu'il a quitté la Terre. Certes nous ne renonçons pas aux droits de la critique, car les messages nous parvenant par le moyen d'un médium dont l'action peut se combiner inconsciemment avec celle d'un désincarné, il convient de réserver un peu son jugement. Dans l'avenir, quand on disposera de milliers de documents, émanés des sources les plus diverses, sans qu'il y ait eu entre elles le moindre contact, les penseurs de génie qui en feront une étude approfondie seront en mesure de démêler la vérité, grâce aux ressemblances. Il est dès maintenant possible d'émettre des conjectures sérieusement motivées, sur une région d'où il nous arrive des bruits lointains et intermittents. C'est déjà un résultat infiniment précieux d'en connaître l'existence. Nous reproduirons cette poésie surtout à titre de curiosité ; nous sommes néanmoins incliné à la prendre en grande considération, parce qu'elle s'accorde avec beaucoup d'autres communications.

En cette occurrence, la question littéraire importe peu. Jean, nous le redisons volontiers, n'appartient pas, quoique élevé au-dessus de notre sphère, à la catégorie des grands poètes. On lui reprochera des vers faux, des rimes pauvres, de la prolixité, parfois une façon quelconque de s'exprimer ; et pourtant c'est clair, facile, harmonieux, élégant, dans un ensemble bien proportionné. Si cette composition se présentait avec la signature d'un membre de l'Académie française, nous la trouverions médiocre, parce que nous attendrions mieux d'un Immortel. Elle n'a pas la condensation, la force et le fini qui laissent une impression de beauté souveraine. Si, au contraire, elle était signée d'un nom obscur, celui par exemple d'un poétereau grand dans un petit chef-lieu d'arrondissement, nous ne lui refuserions pas, à défaut d'admiration, une réelle estime. Dans l'appréciation d'une œuvre, on tient compte avec indulgence de la condition de l'ouvrier, tout en reconnaissant que rien ne l'obligeait à affronter la publicité et pourvu qu'on ne s'attende pas à des éloges excessifs. Plaçons-nous maintenant, pour juger cette pièce, au vrai point de vue ; alors elle nous paraîtra prodigieusement surprenante. Dans les neuf séances des 16, 23 octobre, 24 novembre, 4, 12, 18 décembre 1919, 1, 8 et 21 janvier 1920, nous l'avons vue naître sous le crayon de Mme Desrosiers, qui ne savait pas du tout si elle écrivait de la prose ou des vers et se demandait à haute voix si ce gribouillage ne serait pas indéchiffrable : « Jean corrigera sans doute, disait-elle ; comment voulez-vous qu'on s'y reconnaisse? je ne sais si nous pourrons lire ! » Et, pendant qu'elle faisait ces réflexions, la main allait toujours à la même allure d'un courrier emporté qui dévore l'espace. Quelquefois elle s'arrêtait brusquement au milieu d'une phrase ; huit jours, un mois après, la communication, reprenant exactement à l'endroit où elle avait été interrompue, suivait son cours, sans aucune incohérence, fluide, aisée, impeccable. Cette poésie, malgré les défauts de la forme et grâce à l'originalité du fond, est peut-être destinée à retenir l'attention plus que tant de pièces médaillées dans des concours et lues sur un ton solennel, devant des provinciaux endimanchés, du haut d'une estrade.

Jean, si nous en jugeons par quelques incidents de sa narration, n'habite pas encore

une des hautes sphères de l'Au-delà. Il n'a jamais voulu nous donner des renseignements sur sa personne ; nous devinons néanmoins qu'il a été sur notre plan ce qu'on appelle un brave homme, de moralité moyenne, ni un saint ni un malfaiteur. Probablement, votre cas ressemble au sien. Quoique, par humilité, vous vous accusiez de n'être qu'un misérable pécheur, il vous est réservé d'éprouver dans l'autre monde les mêmes impressions que lui. Représentons-nous donc, d'après ses indications, la vie d'outre-tombe à ce moyen degré de l'évolution.

Avez-vous jamais assisté à une agonie? Mystère impénétrable ! Un être humain se débat sous vos yeux dans l'étreinte de la mort et vous n'avez pas la moindre idée des sentiments qui l'agitent, s'il est plongé ou non dans le néant de l'inconscience, à moins qu'il ne parle distinctement jusqu'au dernier soupir. D'après Jean, la peur vous saisira, votre cerveau deviendra lucide, vous ferez des réflexions, impuissant à vous exprimer et à pleurer. Votre corps spirituel se dégagera lentement ; tout à coup le cordon fluidique par lequel il est uni au corps charnel se rompra et vous ressentirez une secousse violente. Alors vous tomberez dans un sommeil qui durera plus ou moins longtemps. Puis vous vous réveillerez, léger, radieux, content, entouré d'amis accourus pour guider vos premiers pas dans cette région où vous allez entreprendre une nouvelle carrière. Votre mémoire latente n'étant plus obscurcie par la matière, il se produira en vous une clarté, vous verrez se dérouler le tableau de vos vies antérieures. La Terre vous inspirera une répulsion telle que vous voudrez vous en éloigner. Accompagné d'êtres chers, vous prendrez votre essor vers de hautes sphères, sollicité par l'inconnu et rencontrant des frères en route comme vous vers un nouveau destin, n'ayant plus pour ainsi dire la notion de l'espace et du temps. Des spectacles d'une ineffable splendeur s'étaleront devant vos yeux émerveillés, dans un air rempli de suaves parfums et d'exquises mélodies, et vous aborderez, ivre de lumière, d'amour et de bonheur, dans une région où des Esprits, en train d'évoluer, se livrent à des études, sous la direction de Guides venus de sphères supérieures. Par un détour, on vous conduira dans des lieux mornes, où séjournent des maudits qui expient des crimes, jusqu'à ce qu'ils aient mérité de monter, en réparant un passé coupable. Enfin, vous retournerez dans le voisinage de notre monde pour accomplir une œuvre de dévouement, en essayant de communiquer avec de pauvres terriens qu'il s'agit de consoler et d'améliorer. Ce sera un travail malaisé, parce que vous disposerez de moyens précaires ; mais, par la persévérance, vous aurez des chances d'aboutir, et c'est ainsi que Jean a pu nous donner son message que cette sèche analyse ne vous empêchera pas de lire en entier. Sa relation s'arrête là et il nous a laissé entrevoir, dans d'autres communications, qu'il ne tardera pas à nous quitter pour continuer ailleurs et plus haut son évolution.

Lorsqu'il nous annonça son dessein de nous faire en vers son récit, j'exprimai la crainte qu'il ne fût gêné par les exigences de la rime et lui demandai s'il ne vaudrait pas mieux, pour être plus précis, s'exprimer en prose « Vous traduirez vous-même en prose, répliqua-t-il ; j'emploie la forme des vers, parce qu'elle sera plus remarquée. » Peut-être avait-il raison. Un homme qui conserve l'équilibre sur une corde tendue attire plus votre attention que s'il marchait simplement sur le sol. Vous en jugerez prochainement ; toutefois, veuillez ne pas oublier que le caractère supranormal de cette poésie la met à part, au-dessus de poésies littérairement très supérieures.

Vous consentirez sans doute pour ce motif à émousser la pointe de votre critique : mais, objecterez-vous, la description de Jean, par les termes employés, ne nous transporte pas dans un monde différent du nôtre. Après l'avoir lue, nous ne sommes pas plus renseignés sur la nature de cet Au-delà dont on serait si curieux de posséder une idée. Je fais une supposition très irrévérencieuse ; vous n'aurez pas le mauvais goût de vous en offenser, puisqu'on s'accorde à reconnaître que vous êtes un homme instruit et de manières distinguées. Eh bien, vous êtes un sauvage du Haut-Congo, n'étant jamais sorti de votre forêt et ne rêvant rien de plus somptueux que la hutte du chef de votre village. Un explorateur essaie, dans votre propre langue qu'il connaît parfaitement, de vous décrire Paris, ses monuments, le Musée du Louvre, surtout la tour Eiffel et l'installation de la télégraphie sans fil, au moyen de laquelle on envoie des messages qui se propagent instantanément dans toutes les parties du monde. Vous restez bouche ouverte, stupide, interdit, ne comprenant pas, persuadé que ce blanc est un malin qui prend plaisir à mystifier un nègre. S'il emploie un langage technique, entrant dans des considérations sur l'électricité et ses merveilles, vous y êtes encore moins, comme un aveugle-né à qui on parlerait des couleurs. Votre interlocuteur, pour se mettre à votre portée, devra forcément vous dire des choses qui rentrent dans le cadre de vos connaissances. Pour vous donner une idée semblable à la sienne, il faudrait, non seulement qu'il vous transportât sur les lieux, mais qu'il employât des années à faire l'éducation de votre intelligence. Résignez-vous donc à ne connaître les magnificences de Paris qu'approximativement, et encore ! Relativement à Jean, nous ne sommes que des sauvages pris parmi les plus bornés. Voudriez-vous qu'il fût entré dans des développements auxquels vous n'eussiez absolument rien compris? Son langage n'eût été pour vous que de l'hébreu. Que dis-je? L'hébreu est une langue connue que vous pouvez à la rigueur vous donner la peine d'apprendre. C'eût été du martien. Jean, avec ses facultés nouvelles a des notions nécessitant, pour être exprimées, un vocabulaire qui nous est inaccessible et il doit nous suffire de savoir sommairement que nous continuerons de vivre, après la destruction du corps, dans un monde plus beau où nous attendent de douces surprises.

Ma grande crainte est que Jean ne vous scandalise par son audace à révolutionner le vieux dogme, car il professe sur les conditions de l'existence dans l'Au-delà une opinion condamnée par l'Église. Celle-ci tient essentiellement aux flammes éternelles de l'enfer, sans lesquelles, s'il faut l'en croire, les pécheurs n'étant plus retenus par une terreur salutaire, les crimes, déjà trop nombreux, se multiplieraient à l'infini. Le malheur est que cette doctrine n'effraie plus guère, dans les pays civilisés, qu'une minorité de fidèles. Parmi les pratiquants eux-mêmes, la plupart ne peuvent se faire à l'idée qu'un Dieu proclamé juste et bon assume le rôle d'un tortionnaire. Décidés à mourir dans la religion où ils sont nés et où les retiennent de multiples intérêts, ils en usent librement avec le credo, se contentant de l'accepter en bloc, pour le rejeter en détail, persuadés que le Père céleste, sévère mais compatissant, fera des exceptions dans lesquelles ils seront compris. La vie d'ici-bas, se disent-ils, est traversée par tant d'épreuves qu'elle ressemble souvent à un enfer ; si le Tout-Puissant, pour satisfaire un désir de vengeance contre ses faibles créatures, leur en réserve d'autres encore plus terribles, qui ne cessent jamais, n'est-ce pas exorbitant? Jean, en nous décrivant

l'Au-delà qu'il doit connaître, s'accorde avec le bon sens que les théologiens ne respectent pas toujours. Les méchants y expient leurs méfaits, puisqu'ils y sont arrivés avec une mentalité qui les retient dans une condition inférieure ; ils conservent néanmoins, avec le libre-arbitre, la faculté de progresser, de sorte que leur promotion est une question de temps. A y bien réfléchir, ne vous semble-t-il pas que cette idée de la vie future incline davantage à la pratique de la vertu? La perspective d'un bon avenir remplit l'âme d'une satisfaction qui en augmente l'énergie, tandis que la crainte d'un désastre très difficilement évitable, est plutôt de nature à la déprimer. Il n'est pas étonnant que la doctrine de l'enfer éternel ait provoqué des cas de folie, quoique l'Eglise cherche à en atténuer l'horreur par des pratiques de dévotion, qui rassurent l'esprit sans améliorer la conscience. Plaçons-nous donc au point de vue de Jean. Travaillons dès maintenant à notre évolution par des œuvres de justice et de dévouement, car les progrès réalisés sur la Terre contribueront plus tard à notre avancement. Envisageons la suite avec confiance ; réjouissons-nous à la pensée que nos disparus sont plus heureux et que, sortis de notre cachot, nous les rejoindrons dans la lumière. Cette foi ne vous réconcilie-t-elle pas avec la destinée et le bien-être qui en résulte vous rend-il plus mauvais?

(A suivre.) Alfred BÉNEZECH.

L'Esprit Gui

En attendant que l'Académie des Sciences s'avise de lever officiellement un voile, qui ne subsiste, d'ailleurs, que pour les incrédules systématiques, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans la solennité d'une séance publique, a accordé les honneurs d'une lecture à la relation d'une manifestation remarquable de l'Au-delà.

Nous en devons l'agrément à l'érudition du directeur des Archives Nationales, M. Ch. Victor Langlois, qui a fait connaître le texte d'un très intéressant opuscule, paru à Delft, en 1486, et rendant compte d'un événement qui s'était produit plus de cent ans auparavant, en plein Moyen-Age, à Alais. Cet ouvrage, traduit en latin, est intitulé : *De spiritu Guidonis.* Conservons-lui son titre et sachons tout de suite de quelle manière est apparu « l'esprit de Gui ». Voici l'analyse pittoresque qui nous en est donnée :

La scène est à Alais, en décembre 1323 et janvier 1324. Un honorable bourgeois de cette ville, nommé Gui du Tour, est mort récemment. Mais la veuve entend, la nuit, la voix du défunt. Sur l'avis de ses voisins, qui l'entendent aussi, elle est allée consulter les Frères prêcheurs. Le prieur Jean Gobi, accompagné de frère Jean Bonafous, « lecteur en philosophie », de frère Déodat Durand, de frère G. Raoul de Millau et de plus de cent séculiers, dont le seigneur d'Alais et maître Pierre de la Bruguière, notaire, se transporte sur les lieux. Toutes les précautions ayant été prises, jusque sous les tuiles et dans les environs, pour éviter la fraude et l'illusion, et informés que la voix part de la chambre, voire du lit du défunt, les quatre moines s'enferment dans ladite chambre, chacun avec sa lanterne, et s'assoient en rang d'oignons sur le lit mortuaire, en récitant les neuf *lectiones mortuorum cum litania.* Ils étaient seuls dans la maison avec la veuve, qui était couchée et qu'ils avaient eu soin de flanquer d'une duègne. Le prieur, sans en avertir

personne, s'était d'ailleurs muni, à tout hasard, d'une hostie consacrée. Cependant un souffle passe, comme un bruit de balai sur le sol, et la veuve s'écrie : « Le voilà ! » Une voix se fait entendre, en effet ; elle est faible, mais distincte : c'est bien la voix de feu Gui. Les quatre moines s'arrangent pour cerner l'endroit d'où elle semble émaner ; et la conversation s'engage entre le prieur et l'esprit. Celui-ci répond volontiers aux questions qui lui sont posées : il connaît le prieur ; il ne connaît pas frère Jean Bonafous ; il est en purgatoire pour avoir offensé sa mère ; mais il n'est pas dans le « purgatoire commun » *(in purgatorio communi) ; il est astreint à faire son purgatoire « particulier »*, pendant deux ans, dans les lieux mêmes où il a péché, à moins qu'on ne le soulage. Mais quel soulagement, quels « suffrages » désire-t-il? Des messes et d'autres prières, comme les sept psaumes de la pénitence ; cent messes, par exemple. L'âme déclare qu'elle est soumise au supplice du feu ; et le prieur s'en étonne : « Comment un esprit incorporel peut-il souffrir d'une flamme corporelle? » « C'est la volonté de Dieu », dit la voix. Jean Gobi demande ensuite au patient s'il est possible de lui transférer, à lui, patient, le bénéfice des indulgences que, lui, prieur, s'est acquises pendant tout un an. Sur la réponse affirmative de l'intéressé, l'opération a lieu sur le-champ. La glace ainsi rompue, le bon prieur profite d'une occasion si rare pour s'enquérir, auprès de celui qu'il vient d'aider si efficacement, des choses de l'autre monde. Il apprend ainsi qu'au moment de passer, les mourants sont environnés d'un horrible concours de démons ; que les démons croient à la Sainte Trinité ; que les péchés confessés, mais pour lesquels on n'a pas encore satisfait, sont comptés au passif des morts ; que l'âme, délivrée du corps *habet scientiam de rebus naturalibus* (à la connaissance des choses naturelles). Sur quoi le bon prieur : « *Ex quo tu habes talem scientiam, quare ergo non loqueris mihi litteraliter?* » (c'est-à-dire : « Puisque tu as cette science, pourquoi ne me parles-tu pas en latin?) » Mais l'esprit s'en déclare incapable, en alléguant seulement, pour toute excuse, que Dieu ne le veut pas, et en ajoutant : « Maintenant, laissez-moi tranquille. » Cependant le prieur confie à son interlocuteur l'étonnement qu'il éprouve : « Quoi ! une pauvre âme a besoin de secours et ce n'est pas aux religieux, c'est à sa femme qu'elle s'adresse, au risque de la tourmenter et de la compromettre ! » » C'est que je l'aime beaucoup, dit l'esprit ; et puis, *elle* est au courant de ce qui me trouble. » Jean Gobi voudrait bien savoir encore si, depuis son décès, Gui a vu tels ou tels de leurs communes connaissances, récemment décédées, parmi les élus ou parmi les damnés ; mais l'esprit répond que Dieu ne veut pas qu'on sache, ici-bas, ces choses-là. Infatigable, le prieur, au nom de l'hostie dont il est porteur, ordonne alors de le suivre à l'esprit qui se dispose à obéir, et lui demande en même temps s'il est mort en état de contrition, *et aliqua de virtute confessionis*, et pourquoi c'est lui qui « revient », non pas un autre... Mais la veuve, effrayée, s'évanouit quand la voix passe devant elle. Et alors, silence...

Il semblera sage de ne pas dégager cette saisissante manifestation de l'atmosphère à laquelle elle appartient. Nous sommes à une époque où la philosophie n'existe guère. Un lourd esprit religieux et, par conséquent, peu critique, plane et pèse sur la France. Les moines sont les seuls savants qu'on reconnaisse. La solution de tous les problèmes de métaphysique leur incombe. Il n'est aucune explication plausible en ce bas monde, en dehors des raisons qu'ils sont susceptibles de fournir. Mais leur suffira-t-il, cette fois, de dénoncer et de maudire Satan, afin de pénétrer le «mistère« qui eut pour théâtre la demeure de feu Gui du Tour? Non point ! C'est la voix du défunt qui a été entendue, entendue par sa veuve, entendue par les frères prêcheurs et par les cent séculiers mandés... Auraient-ils tous été victimes d'une hallucination? ils assurent à l'envi avoir *distinctement* entendu la voix de Gui. Mieux encore : une conversation s'engage entre un prieur et le trépassé, conversation d'une indéniable clarté et nous ajouterons, quant à nous: d'une logique rigoureuse. Gui souffre. Il gémit. Il expie les fautes qu'il a commises et il déclare être en purgatoire. Mais ce purgatoire est-il tel que le représentent les croyances catholiques? Gui doit-il séjourner sur cette plate-forme, censément

dangereuse, oscillant entre l'Enfer et le Paradis? Interrogez-le : il répond nettement et d'une façon décisive qu'il n'est pas *in purgatorio communi*. Son purgatoire EST PARTICULIER.

Sans développer toutes les idées que suggère un récit aussi « vécu » et qui possède la valeur d'un procès-verbal enregistré, arrêtons-nous à cette révélation.

Que voyons-nous là, sinon un témoignage formel, probant et anticipé, en faveur d'une thèse qui, cinq siècles ensuite, grâce aux Allan Kardec, aux Delanne, aux Denis, aux Myers, aux Stainton Moses, aux Crookes, aux Lodge, nous permettant de définir enfin les grandes lois de l'humanité intégrale, allait renverser certains dogmes conventionnels de l'Eglise. Les innombrables communications, recueillies et constatées depuis cinquante ans, nous ont, en effet, amenés à comprendre que le désincarné était revêtu dans l'Au-delà des voiles par lui-même tissés sur Terre. Le purgatoire, nous a-t-on enseigné, n'est possible qu'à condition d'appeler ainsi l'état passager de l'âme qui a des fautes à réparer. C'est bien un état individuel qui s'améliore au fur et à mesure que l'être, prenant davantage conscience de l'éternité, s'épure et s'achemine lentement vers la progressive perfection. Cette vérité a été très simplement exprimée par « l'esprit de Gui », alors qu'il fréquentait sa propre maison, pour confier sa peine — âme en peine — à ses proches survivants. Qu'est-ce donc qu'on a inventé dans les temps modernes? On a réuni et ordonné un ensemble de faits constatés dont les parcelles étaient connues. Et à ceux qui prétendent encore que toutes les conceptions, touchant à la survivance et à l'évolution, ne datent que du jour où le spiritualisme contemporain a érigé sa doctrine, il serait aisé de répliquer que nos psychistes, étendant le champ des recherches expérimentales, se sont bornés à coordonner des réalités observées. Certes, les esprits n'ont pas attendu les séances sensationnelles de ces dernières années pour se manifester aux vivants. Mais souvent, ils avaient à franchir les obstacles, dressés par l'ignorance ou à percer les murailles, élevées par la peur qui s'agitait à l'approche des « Revenants ». Les archives du Moyen-Age contiennent cependant le récit intact d'histoires analogues au cas de l'esprit Gui. Camille Flammarion ne rapportait-il pas récemment une anecdote similaire et qui avait dû vivement frapper l'imagination des assistants pour qu'ils eussent songé, au milieu de leurs prières, à noter les épisodes dont ils avaient été les témoins effrayés?

De ces ténèbres ont jailli quelques lueurs qui éclairent au loin l'obscurité du passé : rassemblons-en les curieuses étincelles.

Dans l'espace où la notion du temps est vaine, les conditions d'un désincarné de l'an 1920 sont toutes pareilles à celles d'un trépassé de l'an 1324. La seule différence sensible entre ces deux époques est qu'au lieu de nous épouvanter à l'idée qu'une âme sans corps peut se mêler à nous, nous devons accueillir le « revenant » avec confiance, avec amour et avec gratitude.

Marcel LAURENT.

Revues et Journaux

Le Bulletin de l'Institut Métapsychique International (décembre) continue la publication de son enquête expérimentale sur la lucidité. Tous ces rapports sont des plus intéressants, nous citons, parmi le nombre, celui de *Mme la marquise de Montebello :*

Je suis allée voir Mme B..., le 2 juin 1920, dans la matinée. J'avais fait prendre un rendez-vous anonyme, par l'intermédiaire du professeur Charles Richet et elle ne savait certainement pas qui j'étais. Mme B... me fit asseoir en face d'elle, me priant de ne penser à personne — une table nous séparait sur laquelle elle me fit poser mes mains dégantées. — Nul préparatif, nul accessoire, elle ne s'endormit pas et presque de suite me dit : « Un esprit est près de vous ; il n'a pu encore se former, mais il vous est très proche ; son nom commence par un L. » J'inclinai la tête ; elle continua : « C'est Louis. » — « En effet, ai-je dit, c'était le nom de mon fils. »

Elle ajouta : « Il a été tué d'une façon subite et violente. A-t-il été tué pendant la guerre? » J'ai répondu « non ». Elle a ensuite élevé ses deux mains aussi haut que possible, puis a baissé ses bras brusquement en disant : « Il me fait pourtant signe qu'il a été terrassé comme cela par une mort subite, tout d'un coup. » A ce moment, j'ai répondu : « En effet, mon fils a été foudroyé. »

Elle continua : « Je le vois maintenant clairement. Il vous ressemble du haut de la figure ; pas de la bouche et il tient plus de vous que de son père. » C'était vrai. « Il vous est très attaché ; vous et sa femme, vous êtes ses grandes affections, il est content que vous vous entendiez mieux avec elle que pendant sa vie. » Ici Mme B... me dit des choses exactes, très intimes et que personne ne sait. Elle continua : « Il a laissé trois enfants, deux fils et une petite. » (C'est exact.)

J'ai demandé ensuite à Mme B... si elle pouvait voir une grand'mère que j'ai tendrement aimée. Après quelques moments, elle dit : « Je la vois, elle a l'air très vieille, mais ses yeux sont vifs et pétillants. Elle me fait signe qu'elle écrivait beaucoup. » En effet, ma grand'mère passait une grande partie de son temps à recueillir des souvenirs et des lettres de sa famille et de ses amis, dont elle a laissé plusieurs ouvrages. Mme B... dit aussi : « Elle aime à vous voir entourée de ses écrits et de tous les objets dont elle était de même entourée. Elle vous aimait passionnément et elle est souvent avec vous.

« Je vois, dans le lointain, une forme effacée de jeune femme délicate, morte depuis longtemps, elle vous tient de près aussi. »

Après avoir réfléchi, j'ai reconnu que le portrait correspondait bien à la silhouette de ma mère quand j'étais enfant. Avant de terminer, Mme B... me dit : « Vous avez dans votre entourage une amie qui aura besoin d'être soutenue et consolée car elle va avoir un grand chagrin. » A ce moment, je n'ai pensé à aucune de mes amies. Le surlendemain, une femme que je vois souvent, mais qui généralement ne m'entretient pas des ses affaires intimes, m'a confié qu'elle avait une grande tristesse et qu'elle en souffrait cruellement.

Je tiens à dire que cette extraordinaire clairvoyance n'a pas pour cause la télépathie. Me conformant à ses instructions, mon cerveau était une page blanche et j'ai été bouleversée quand elle m'a parlé de mon fils et de sa mort affreuse. Enfin je ne pensais pas aux écritures de ma grand'mère et ainsi de tous les sujets qu'elle a abordés. Cette entrevue ne dura qu'une demi-heure et Mme B... en était si épuisée qu'elle fut sur le point de se trouver mal.

Marquise DE MONTEBELLO.

Plus loin, le *Bulletin* donne un remarquable exposé des travaux du Dr Crawford, dont nous avons déjà, à deux reprises différentes, entretenus les lecteurs de la Revue. Nous n'y revenons donc pas en détail, nous nous bornons à reproduire ici les conclusions

que le distingué correspondant de l'Institut à Londres, M. Stanley de Brath, tire des travaux du savant anglais, tant au point de vue expérimental qu'au point de vue philosophique :

Les enseignements psycho-physiques sont d'une exceptionnelle importance.

Tout d'abord, les expériences de M. Crawford semblent éliminer définitivement l'hypothèse de la fraude. Ce ne sont pas seulement les conditions expérimentales (bonne visibilité, observations minutieuses, etc.) qui condamnent cette hypothèse ; c'est surtout le témoignage même des faits. Les modalités si compliquées des expériences, les variations de poids du sujet, variations progressives allant jusqu'à près de 25 kilos, ne pouvaient pas être simulées. Si l'on considère de près les détails minutieux exposés par M. Crawford, on acquiert la conviction absolue, sans réserve, de l'authenticité des faits.

Puis ces travaux ont permis de mettre en lumière les modalités de l'action mécanique. Au point de vue physique, nous possédons maintenant l'analyse détaillée de cette action ; nous connaissons les points d'appui, les leviers, toutes les composantes dynamiques du phénomène. Au point de vue physiologique, nous savons à coup sûr que l'action dynamique est conditionnée par une extériorisation ectoplasmique ; ce que les expériences de télékinésie des prédécesseurs de M. Crawford laissaient seulement soupçonner.

Ainsi cet ectoplasme qui, dans d'autres séries d'expériences, se traduit par des formes matérialisées, produit ici des réactions mécaniques et se traduit par l'énergie physique qu'il transmet. Les notions sur l'ectoplasme confirment celles du professeur Richet, de Mme Bisson, du docteur de Schrenck-Notzing et de notre savant directeur.

Les enseignements philosophiques qui découlent des expériences de M. Crawford ne sont pas moins importants.

La conclusion évidente, aveuglante pour ainsi dire, qui s'impose, c'est que vraiment, dans l'individu, l'organisme n'est rien, comme l'a dit le Dr Geley ; c'est son dynamo-psychisme qui est tout. L'organisme, c'est simplement la représentation matérielle de ce dynamo-psychisme, représentation essentiellement relative puisque, au cours même de la vie, il est possible de la voir, en quelques instants, se modifier temporairement dans ses qualités fondamentales, celles de poids, comme celle de forme !

Une autre conclusion, peut-être plus discutable, est celle qui semble ressortir du rôle des « assistants invisibles ». Tout se passe, en tout cas, comme si ces assistants existaient réellement.

Les phénomènes se produisent sur commande ; ils ne se sont en rien soumis à la volonté consciente du médium.

Sans doute, on peut soutenir que ces collaborateurs invisibles émanent du subconscient du médium ou de la volonté collective inconsciente du cercle, et peut-être n'est-on pas prêt de résoudre scientifiquement la question.

En tout cas, M. Crawford s'est rallié à l'*hypothèse spirite*. Il l'a fait sans réserve, et il a été amené à conduire ses expériences comme il l'eût fait, dans tout autre domaine, par exemple, avec un collaborateur venu lui apporter une nouvelle substance dans son laboratoire d'ingénieur.

M. Crawford a fait, à ce propos, une remarque curieuse : ayant constaté que les opérateurs invisibles ne paraissaient pas toujours bien comprendre le côté scientifique du phénomène, il leur posa, avec diplomatie, quelques questions à ce sujet. Il conclut de leurs réponses, qu'ils n'étaient que des ouvriers, maniant les forces sans bien en comprendre l'essence. Cette besogne leur était commandée et bien déterminée par des entités directrices d'un ordre élevé, qui ne pouvaient pas ou ne daignaient pas opérer elles-mêmes.

Au point de vue pratique, et c'est ce qui importe le plus pour le moment, il n'est pas douteux que la conduite de M. Crawford, vis-à-vis des prétendus opérateurs invisibles, ait été la bonne. Il faut, comme l'avait déjà recommandé M. Maxwell, agir avec la force-intelligence en jeu, comme si on croyait fermement à son existence autonome. Que cette volonté directrice soit

vraiment extrinsèque, ou qu'elle soit une émanation individuelle ou collective du subconscient, peu importe. On doit positivement collaborer avec elle, si l'on désire obtenir des résultats importants.

Comœdia (24 novembre), constate que, suivant une fois de plus l'exemple des journaux étrangers, la grande presse ne dédaigne pas de s'occuper des questions supraterrestres, aussi son collaborateur est-il allé demander l'avis d'un spécialiste, M. Serge Youriévitch, sur ce qu'il pensait de la conférence faite au théâtre Albert-Ier par Mme Jane Oudot. Voici dans quels termes s'est exprimé le distingué vice-président de l'Institut général Psychologique :

On doit être reconnaissant à Mme Oudot de son effort de répandre dans le public les idées du psychisme et surtout de préconiser leur étude scientifique.

L'époque actuelle marque un renouveau dans l'intérêt porté aux phénomènes psychiques. L'immense catastrophe humaine qu'a été la guerre, avec ses souffrances, ses morts prématurées et violentes et ses héroïsmes, a remué les esprits, a ouvert les sens au souffle de l'Inconnu.

Le progrès des sciences physiques et physiologiques caractérisent notre temps. Aussi c'est vers le psychisme, tendant à devenir science, que doivent aller tous les espoirs.

Il y aura toujours des sceptiques à outrance et par parti-pris. Il y aura toujours également ceux qui, « ayant besoin de foi, verront dans le *spiritisme* une religion. »

Mais l'autre voie, celle du psychisme scientifique, est déjà tracée. Il y a vingt ans, pendant l'exposition universelle et à la fondation de l'Institut général Psychologique, un grand savant et penseur, M. Emile Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur, dans sa mémorable conférence, « L'opinion d'un profane » a soutenu la nécessité, pour le monde savant, d'étudier, avec tous les moyens que la science nous donne, les problèmes psychiques. Des groupes d'études où des savants comme M. d'Arsonval, M. et Mme Curie, MM. Branly et Brissaud, Ballet, Ch. Richet, S. Courtier, ont pris part, firent des expériences dans ces domaines et certains résultats positifs ont été obtenus. Un prix a récemment été fondé à l'Académie des Sciences pour favoriser des recherches de cet ordre. La Société des Recherches Psychiques de Londres, avec le concours de sir William Crookes, Myers et Lodge et William James, a réuni une documentation considérable de cas de transmission de pensées, d'apparitions du double au moment de la mort et d'autres phénomènes psychiques.

De toutes ces recherches et études, on peut déduire l'enseignement suivant : seules des recherches poursuivies dans un laboratoire approprié, avec l'instrumentation scientifique moderne et avec méthode, ont donné des résultats sérieux.

Des centaines de laboratoires de microbiologie existent ; de nombreux savants, munis de tout les instruments de précision, sont penchés des années entières sur des microscopes, et le vaccin anti-tuberculeux n'est pas encore trouvé !

Il n'y a pas ou très peu de laboratoires permanents où l'on s'occupe de sciences psychiques, et il n'y a pas de savants dont la vie et la carrière matérielle soit assurée qui puissent consacrer des années d'études à ces nouvelles sciences.

Il n'y a pas de médiums, entourés de considération publique, dont la vie soit assurée, qui puissent se consacrer à servir ces recherches.

Et l'on s'étonne que le progrès des sciences psychiques soit illusoire et toujours lent !

Il faut des laboratoires permanents, munis de crédits importants, des hommes de sciences attachés la vie durant à ces recherches, et des médiums respectés et dont l'existence sera matériellement assurée.

Beaucoup de savants devraient pouvoir mettre à exécution les paroles de Pierre Curie, l'éminent savant à qui l'on doit la découverte du radium.

Quelques jours avant sa mort tragique, pendant que nous expérimentions ensemble, à l'Institut général Psychologique, avec le médium Eusapia Paladino, il me dit : « Ces phénomènes

sont les plus importants que j'ai vus, je veux consacrer le reste de ma vie à ces recherches. »

Si la conférence de Mme Oudot a montré au public le vrai et grand intérêt que présente le psychisme, elle aura fait œuvre utile. Il est à souhaiter qu'elle poursuive son rôle d'apôtre avec l'esprit de finesse et de clarté dont elle a donné toute la mesure.

Serge YOURIEVITCH.
Vice-président de l'Institut général psychologique.

Nous constatons avec plaisir que M. Youriévitch reconnaît aujourd'hui, avec nous, la nécessité de diriger les études scientifiques davantage vers les questions psychiques, trop négligées jusqu'à maintenant, et dont certaines expériences, bien concluantes cependant, n'ont pas toujours reçu la publicité qu'elles méritaient.

Plus fort qu'Edison. —C'est le titre d'un article publié par *La Presse*. L'auteur constate que l'occulte semble vouloir pénétrer le normal: nos savants s'intéressent de plus en plus à ce qu'ils négligeaient et niaient même autrefois : l'hypnotisme et le spiritisme; ils s'inquiètent aujourd'hui de ces phénomènes que nombre de témoignages affirment authentiques.

C'est ce qui a incité un des rédacteurs de *La Presse* à aller s'enquérir à l'Institut Métapsychique International, 89, avenue Niel, des dernières nouvelles. C'est au docteur Geley, directeur de l'Institut, qu'il a posé cette question : « Où en est la science métapsychique? » Le distingué interlocuteur lui a répondu :

« La science métapsychique est en formation. Je ne saurais vous parler de son état « actuel comme on parle de l'état actuel de la physique ou de la chimie. Elle groupe des « faits divers, mais sa théorie générale, que j'ai tenté d'esquisser, dans mon livre « De « l'Inconscient au Conscient », a besoin d'être discutée, de recevoir comme on dit, le « choc des esprits. Elle s'élèvera parce que c'est une science nécessaire. Innombrables « sont les savants qui aujourd'hui s'y adonnent.

« Les faits les plus étonnants qu'elle présente, cette science naissante, ce sont les « matérialisations », c'est d'eux que je vous parlerai ; ils donnent, à mon sens, la clé « de nombreux mystères.

« Le processus des matérialisations est aujourd'hui expérimentalement connu : « du corps d'un médium sort, s'extériorise une substance d'abord amorphe. Cette « substance se constitue en représentations en formes diverses. Ce n'est pas toujours « un fantôme, dans le sens propre du mot, qui se construit aux dépens de cette subs- « tance, mais il arrive, Crookes et Richet l'ont témoigné, que les représentations qui « s'offrent à la vue affectent la forme d'êtres complets, indistincts de l'homme.

« C'est avec le médium Eva, que j'ai étudié le mieux, les phénomènes de matéria- « lisation ; elle les réalisait avec une intensité extraordinaire. Mme Bisson a dit ses « facultés prodigieuses dans son livre : « Les phénomènes dits de matérialisation ».

« Nous l'installions dans mon laboratoire, en maillot noir, et à l'intérieur d'un cabinet « noir. Toutes les précautions étaient prises pour rendre la fraude impossible, vous le « pensez bien.

« Voici alors ce qui se produisait :

« Eva est en « trance » (état d'hypnose léger) ; une lumière faible éclaire le labora- « toire. De la bouche descend lentement jusque sur les genoux du médium une subs- « tance blanche (que je nomme « ectoplasme »). Ce ruban prend à nos yeux les formes

« les plus variables : tantôt il s'étale dans la forme d'un large tissu membraneux ; tantôt « il se ramasse et se rétrécit. Des organes apparaissent presque toujours dans l'ecto- « plasme, le plus souvent des mains. Parfois on y distingue des visages.

« Les organes matérialisés de cette façon ne sont pas inertes, mais vivants. Une « main bien constituée, par exemple, ne se distingue pas d'une main vraie : on peut la « serrer. »

D'où vient, demande l'envoyé de *La Presse* au docteur Geley, cette étrange matière et de quoi est-elle faite? Celui-ci répond :

« L'ectoplasme, c'est le médium même, c'est sa substance partiellement extério- « risée. La preuve nous en a été donnée récemment par des expériences anglaises. Le « médium matérialisant perdait son poids au fur et à mesure que l'ectoplasme qu'il « secrétait, peut-on dire, augmentait de volume. On a noté ainsi une perte de poids de « 25 kilogrammes. »

Sur la question, si le docteur avait assisté à des matérialisations d'êtres complets, celui-ci dit : « Je n'ai pas vu d'êtres complets. Mais j'ai assisté à des matérialisations « remarquables, dans l'hiver de 1917-18. Toujours faites par Eva, Mme Bisson, M. le mé- « decin-inspecteur général Calmette, M. Jules Courtier, M. Le Cour et moi, nous avons « obtenu, cet hiver-là, une série de documents du plus grand intérêt. Nous avons vu, « touché, photographié des représentations de visages et de têtes, formées aux dépens « de la substance originelle. Ces représentations se sont faites à nos yeux.

« Les photographies des ces formes matérialisées ont été présentées dans ma confé- « rence sur la physiologie dite supranormale. Je puis vous les montrer. »

Le docteur passe les photographies sous les yeux du correspondant, qui distingue nettement l'ectoplasme et les représentations, sur l'une d'elles paraît le visage d'une femme d'une remarquable beauté. Sur une dernière question : « Quelles conclusions tirez-vous, docteur, de vos étonnantes expériences? », l'éminent savant répond : « Que « les matérialisations rapides produites par les médiums ne diffèrent pas de la maté- « rialisation lente d'un être normal, d'abord dans le sein de sa mère, ensuite dans son « milieu d'existence. Ici et là, c'est un dynamisme supérieur qui opère sur la matière, « qui la moule. Si les matérialisations métapsychiques sont rares et difficiles à obtenir, « c'est qu'elles constituent un dérangement, une déviation de l'évolution, de l'espèce « et de l'individu. Mais elles s'expliquent par les lois physiologiques, sous la notion du « dynamisme préexistant.

« C'est, je le répète, le même miracle idéoplastique qui forme, aux dépens du corps « maternel, les mains, le visage, tous les tissus, l'organisme entier de l'enfant, ou, aux « dépens du corps du médium, les mains, le visage ou l'organisme entier des matéria- « lisations, dont je viens de vous entretenir. »

Cela est bien plus extraordinaire que la machine d'Edison et l'on n'en avait pas parlé ! conclut le collaborateur de *La Presse*, M. G. Laurac.

Chronique Étrangère

La Société royale Photographique de Londres, il y a quelques semaines, a rendu compte, officiellement, d'expériences remarquables, faites, est-il besoin de le dire, sous le contrôle le plus rigoureux, dans le but de prouver la réalité de la photographie spirite. Parmi divers résultats, l'un fut absolument catégorique, et au point qu'une attestation fut rédigée en les termes qui suivent, et signée par cinq membres de la Société : « Nous, soussignés, membres de la Royal Photographic Society, certifions qu'une boîte de plaques, scellée, a été ouverte en notre présence dans l'une des chambres noires de la Société et qu'au développement, l'une des plaques, située au milieu du paquet, a montré l'image d'une fleur, rose épanouie. La plaque a été développée et fixée en notre présence. Nous certifions en outre qu'avant l'exposition, les plaques n'ont été manipulées par aucun de nous et que la photographie ayant été obtenue à la lueur d'une lampe rouge, aucune tricherie (substitution de plaques) n'a pu avoir lieu. » Ajoutons que la photographie est d'une netteté parfaite et que la rose, telle qu'au naturel, apparaît, largement ouverte, dans un nimbe de lumière vive, sur un fond sombre.

C'est, de même, à la photographie, que M. et Mme Mckenzie, de Londres (voir *Light*, 6 novembre 1920) durent de revoir leur enfant, mort au champ d'honneur. Certes, le cas est fréquent, mais, ici, les faits se produisirent dans des conditions particulières. La mère va chez un médium, se fait photographier, et n'obtient rien. Une autre personne entre après elle, le lendemain, dans la chambre de pose, et, cette fois, l'image d'un jeune homme inconnu se forme sur la plaque. Un mois après, chez un second médium, un esprit vient dire que le jeune Mckenzie a été photographié, le lendemain de l'infructueuse tentative faite par sa mère. L'épreuve est minutieusement décrite par l'esprit avertisseur. Il désigne même la trace d'une balle à un point déterminé du front. Ainsi renseignée, Mme Mckenzie retourne chez le médium où elle s'est fait inutilement photographier ; on lui montre l'épreuve où est apparue la physionomie du jeune homme, et sans hésitation, elle y reconnaît son fils. La blessure produite par la balle, sur le front, est parfaitement visible.

A ce propos, un point d'histoire vient d'être fixé. La possibilité de photographier les hôtes de l'astral a été prédite par les Esprits eux-mêmes, dès 1856. Dans le numéro de décembre 1873 du *Spiritual Magazine*, on lit, en effet, qu'en 1856, Lord Brougham et un certain Robert Oven furent instruits, par les coups de la table, qu'un temps viendrait où l'on pourrait photographier les Esprits. Oven déclara que, sitôt mort, il essayerait d'influencer quelque plaque. Or, en mai 1872, M. Staler, photographe à Londres, obtint, de l'astral, deux images qui furent reconnues comme étant les portraits de Lord Brougham et de Robert Oven, décédés depuis longtemps. Ce fait oublié vient d'être remis à jour par la presse spirite britannique.

Il sera sans doute moins aisé de prouver que les anciens « chevaliers errants », ceux du Saint Graal, de la Table ronde, et les Trouvères eux-mêmes, étaient les héritiers et les continuateurs des antiques mystères, autant dire étaient des *Spirites* qui, sous cou-

leur de chevalerie, se transmettaient les vérités cachées, tout en luttant pour le Bien et pour l'Honneur. Cette thèse curieuse est soutenue, dans son livre *Religion y Ciencia*, par M. Tomas Rios Gonzales. « Quand les Chevaliers, affirme l'auteur, parlaient de la Dame de leurs pensées, ils ne voulaient désigner que leur âme, divine et immortelle. » Quoi qu'il en puisse être, nous devons nous féliciter de vivre en une époque où les « chevaliers de l'Esprit » n'ont plus à se cacher sous le bouclier de Don Quichotte et où il est permis de se dire spirite à la face du monde entier. C'est bien ce que viennent de penser, tout à la fois, les spirites de la République Argentine et ceux du Brésil. Les premiers, inspirés par le récent exemple de Cuba, préparent en ce moment un grand congrès national, dont nous aurons assurément l'occasion de reparler. C'est la Confédération spirite argentine qui en a pris l'initiative et qui pousse activement les travaux des commissions préliminaires. Les seconds, de leur côté, tendent à réaliser dans le plus bref délai, ce qu'ils appellent fort justement « une grandiose œuvre de fraternité », une organisation centralisatrice de tous les groupements spirites du Brésil. Le mouvement est parti de la Fédération Spirite de Parana et a les plus grandes chances de porter les meilleurs effets, avant qu'il soit peu. Nous saluons, de loin, avec une entière sympathie, ces projets d'agrégations de forces spiritualistes, ces désirs de cohésion plus intimes entre tous ceux qui, comme nous, poursuivent le rêve ardent, et qui un jour se réalisera, d'amener le monde entier à l'acceptation de la grande vérité dont notre Allan Kardec, universellement révéré, fut le semeur infatigable et généreux.

***

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on objecte, contre le spiritisme, ce que l'on appelle volontiers la « pauvreté grammaticale » des esprits. Cette querelle vient de renaître en Angleterre, au sein même d'un Congrès ecclésiastique, où l'on s'est étonné que les Esprits, dans leurs communications, n'aient pas tous du génie et ne s'expriment pas unanimement, comme des grands poètes. La revue *Light* répond à cette argutie. Et d'abord, y est-il dit, il est inexact qu'il n'existe pas d'admirables messages, d'une pensée et d'une forme également sublimes. Et ensuite, il est absurde de demander à tous les Esprits l'impeccable beauté des idées, le don des phrases magnifiques. Le passage dans l'autre monde ne donne aux morts ni la pure syntaxe, ni la science infuse, ni les grâces de la diction. Si l'on considère, sur la Terre, l'infime proportion des vivants qui pensent et écrivent bien, il n'y a plus lieu de s'étonner que, de l'autre côté, on ne soit pas toujours génial et que l'on s'exprime souvent en des termes plutôt médiocres. Et c'est faire au spiritisme un procès bien puéril, que de le vouloir condamner, *ex cathedra*, parce que les « prétendus esprits » parlant à la table, au oui-ja, ou par l'intermédiaire d'un médium, ne sont pas tous Shakespeare ou Hugo, et ne respectent pas toujours la règle des participes ! Par bonheur, si de tels reproches sont articulés dans des congrès ecclésiastiques ou autre part, on sait que tous les membres de l'Eglise ne partagent pas cet exclusivisme. De plus en plus nombreux sont ceux qui reconnaissent la vie de demain, dans la parole si belle récemment prononcée devant des évêques, par le Rév. Walter Wynn : « Je crois que la race humaine tout entière est appelée à connaître, et avant peu de temps, que ce monde d'ici-bas est quelque chose de plus qu'une terre où les nations n'ont qu'à se suicider ou à s'entretuer. Il y a des

yeux qui nous regardent dans le silence de l'Éternité. Si elles ne sont pas des vierges folles, les Eglises ont à mettre de l'huile dans leurs lampes, et à hausser leurs regards vers ces yeux de l'autre monde. » Un conseil si opportun vaut mieux assurément que des critiques au nom de la grammaire ! Et ce n'est pas là seulement une voix isolée. Il faudrait pouvoir disposer d'assez de place pour enregistrer ici, régulièrement, l'écho des voix anxieuses qui s'élèvent du fond des temples jadis fermés à la parole spirite et aujourd'hui ouverts à la discussion de la possibilité du monde de l'Au-delà. En Angleterre comme en Amérique, nos idées pénètrent de plus en plus dans les Assemblées confessionnelles et il n'est pas de semaine qu'un ministre de Dieu ne consente publiquement la concordance des Écritures et des doctrines du spiritisme moderne.

Aux voix des pasteurs d'âmes s'ajoutent les voix des savants. La science et la foi, ainsi, se rencontrent sur le même chemin, après avoir, hostiles l'une à l'autre, suivi des voies si différentes. Et c'est là, n'est-il pas vrai, comme le commencement de cette réconciliation que le spiritisme favorisera entre le laboratoire et l'église, lorsque notre Certitude sera reconnue par l'un et par l'autre.

*
* *

De plus en plus les organes spirites mentionnent des récits faits par des soldats de la grande guerre. Beaucoup observèrent des phénomènes, et, d'abord, n'osèrent pas les raconter, par crainte d'être taxés de folie. Mais l'étude du psychisme fait un tel progrès dans le monde, que ces « témoins » parlent aujourd'hui.

L'un d'eux dit au vicaire Vale Oven : « Certaine nuit, dans une zone dangereuse, je conduisais mon camion automobile. Soudain, surgit des ténèbres, un individu qui lève la main, me fait signe de stopper, puis, d'un simple geste, sans un mot, m'indique une route latérale. Est-ce un Allemand, est-ce un Anglais? Je n'en sais rien, mais j'*obéis*, tandis que l'homme littéralement disparaît. Bien m'en prend. En quelques minutes j'arrive où je devais me rendre. Par l'autre chemin, — je l'ai appris dans la suite, — je tombais à quelques centaines de mètres, dans un escadron de uhlans. »

M. Percy R. Street expose ainsi ce qui lui arriva en Palestine : « Nous bivouaquions avant de marcher sur Jérusalem, lorsqu'un soir, un camarade me demande brusquement de noter l'adresse de sa mère. Le lendemain, c'est la bataille. Il se tient à côté de moi et voilà qu'il me dit tout à coup : « Dans vingt minutes, je serai mort. » Vingt minutes après, — j'ai regardé l'heure, — il mourrait d'une balle turque.

J'avais, dans les rangs, un ami qui s'occupait de spiritisme. Pendant les opérations dans la vallée du Jourdain, il fut appelé à un autre service et je le perdis de vue. Il m'avait dit un jour : « Si je suis tué, je reviendrai te voir. » Après une rude attaque, nous venions, quelques camarades et moi, de nous installer, pour la nuit, au pied d'une roche, lorsque, sans que l'on ait entendu son pas, un homme se dresse près de nous. C'était mon ami le spirite : « Ah ! tout va bien? » lui dis-je. Mais, dans un murmure, il répondit : « Je retourne au pays voir tous les miens. » Et il disparut. A la relève, le lendemain matin, j'appris qu'il avait été tué la veille, avant l'heure où je le vis. »

Un autre soldat se souvient, qu'un matin, sous un violent bombardement, quelques hommes et lui, avancés dans une mauvaise position, voient se dresser, dans la tranchée, un camarade nommé Purcell qui leur dit : « Ne passez pas par là. Venez. » Il les remet

en meilleure route, et, le soir, l'auteur du récit remercie son sergent : « Vous avez été bien inspiré en nous envoyant Purcell? » — « Purcell? Je ne vous l'ai pas envoyé ! » — « C'est pourtant bien lui qui nous a tiré d'embarras. » — « Absolument impossible, répond le sergent, Purcell était déjà mort à ce moment-là Il a été tué tout au lever du jour ! » Rentré en Angleterre, après la guerre, le sergent assiste à une séance. Purcell se manifeste, relate qu'en effet, c'est bien son esprit qui est intervenu, et donne enfin l'adresse exacte de sa mère, pour qu'on lui apprenne comment, de l'autre monde, son fils a sauvé des camarades.

C'est encore l'histoire d'une Irlandaise, dont le mari, soldat, blessé en Orient, meurt à l'hôpital de Dublin, à peine revenu *at home*. Quelques jours avant son décès, il a fait porter sa montre chez un horloger de la ville, pour une réparation. Une nuit, il apparaît à sa femme, et lui dit de s'occuper de la montre, de rechercher, dans ses papiers, «le moyen de retrouver la montre ». Elle découvre, parmi les objets qui lui furent renvoyés de l'hôpital, un reçu de l'horloger, et peut ainsi rentrer en possession de la montre égarée. Ce récit a été recueilli par une infirmière qui, dans le *Light*, fournit, avec une extrême précision, des détails tels qu'on ne puisse douter de l'exactitude du fait. Le cas de l'Irlandaise n'est, du reste, pas isolé et c'est de partout que sont signalées des communications entre des soldats tombés dans la mêlée et leurs familles.

*
* *

Dans la *Revista psiquica* de Valparaiso, un officier de marine fait une amère confession. Marié, ne passant avec sa femme que quelques jours, à longs intervalles, — car il est presque constamment en croisières, — il en vient à soupçonner que son petit enfant n'est pas de lui. Il abandonne la mère innocente et, insouciant, continue à naviguer sur tous les océans. Un jour, loin de toute côte, il entend une voix enfantine qui lui dit : « Adieu, papa! », à plusieurs reprises. Il note le jour et l'heure. Puis le remords le gagne. Il a hâte d'arriver au port, pour savoir. A la première escale, il télégraphie à sa femme délaissée, et reçoit cette réponse : « Tel jour, à telle heure, ta fillette est morte » C'est le jour et l'heure où il entendit la voix.

Par ailleurs *(Luce e ombra)*, c'est un enfant qui, de loin, est averti de la mort de sa mère. Maria Crocesi se suicide à Rome, le 6 août 1920. Son fils, Ulderico, âgé de 7 ans, est à Civita-Vecchia. Le 14 août, jouant sur la plage, et ignorant le décès de sa mère, il la *voit* sortir des vagues, prendre pied au rivage, et lui tendre les bras. Il raconte sa vision qui se renouvelle la nuit suivante et il ne doute pas que sa maman soit morte.

Un autre cas de vision non moins saisissant fait en ce moment l'objet d'une enquête de l'« American Society for Psychical Research ». Mlle Belle Philrose, de Ostario (État de New-York), voit se matérialiser chez elle la cantatrice Adelina Patti, qui lui donne aussitôt une leçon de chant. En une suite de séances, elle perfectionne la voix de Mlle Philrose qui bientôt, dominant ses craintes, paraît dans les concerts et y montre un véritable talent. La Patti, enfin, lui conseille de former des élèves : elle cède à l'injonction, et, entre les classes, la cantatrice défunte vient lui communiquer des instructions pour chacune de ses disciples.

D'autre part, et dans le même ordre de faits, la revue *A Luz*, de Maccio, parle d'une petite fille, Maria Celuzia Rego, qui, âgée de trois ans, entretient des conversations avec

des visiteurs invisibles, qu'elle décrit et en qui l'on identifie des parents qu'elle n'a jamais connus. Parmi eux, figure une femme qui toujours se présente en portant un bouquet de roses.

Une vision-prémonition, par le rêve, avertit, à Lima, une jeune fille que son frère vient d'être tué dans un accident d'automobile. Quelques heures plus tard, avec les plus grandes précautions, quelqu'un vient lui annoncer la nouvelle, mais, dès le premier mot, elle interrompt le visiteur et lui dit : « N'essayez pas de me cacher la vérité. Je sais déjà que mon frère José vient de périr dans une collision de voitures. J'ai fait un songe si précis que c'est comme si j'avais assisté à l'accident. » *(Revista de Espiritualismo*, Curityba).

*
* *

Sir Arthur Conan Doyle a poursuivi, en Australie, et avec un constant succès, la série de conférences qu'il commença, à Adélaïde, le 25 septembre. On l'appelle là-bas le « Croisé du Spiritualisme » et la presse, de ville en ville, a souligné le profond recueillement des auditoires, sitôt que le conférencier prononçait sa première phrase : « Je désire vous entretenir ce soir d'un sujet qui concerne la destinée de tout homme et de toute femme, dans cette assemblée. Mon fils, qui a quitté cette terre, est ici, à côté de moi, pour vous convaincre. » Pour tout dire, une tentative d'opposition a été mise en œuvre par des « Sociétés d'évangélisation, « dans le but de « combattre l'enseignement de doctrines telles que la Théosophie et le Spiritisme », mais ces fragiles obstructions ne sont citées ici que pour mémoire, tant leur action est peu sensible.

M. CASSIOPÉE.

Conférences

NICE — Le docteur Geley, directeur de l'*Institut Métapsychique International*, a fait récemment dans cette ville, une conférence sur la télékinésie.

Il a exposé les principales observations de mouvements sans contact, spécialement celles de Crookes, d'Ochorowicz, de l'Institut Général Psychologique, et surtout de M. Crawford.

Il a indiqué les conditions expérimentales déduites par ces savants de l'étude du phénomène et le mécanisme même de la télékinésie, tel que nous le révèle l'œuvre de M. Crawford.

Dans la 2e partie de sa conférence, le Dr Geley s'est efforcé d'établir que la télékinésie est connexe du phénomène de matérialisation. Il a montré comment les déplacements d'objets, sans contact apparent du médium, étaient conditionnés par une extériorisation ectoplasmique, agissant à distance.

Enfin l'éminent savant a développé les conséquences psycho-physiologiques et philosophiques qui découlent de ces faits. Ce sont précisément celles qu'il avait fait ressortir dans ses travaux antérieurs, confirmés entièrement par l'œuvre de Crawford.

Une très nombreuse assistance, comprenant l'élite de la Société de Nice, dont de nombreux médecins, a suivi avec le plus vif intérêt l'exposition de l'orateur et l'a longuement applaudi.

ROCHEFORT. — *Groupe Allan Kardec.* — Le 20 novembre, M. Malosse, secrétaire de la Fédération Spirite Lyonnaise a fait, à la salle de la Bourse du Commerce, une conférence très réussie sur le Spiritisme, ses conséquences morales et sociales. L'orateur a exposé, devant plus de 400 personnes, d'une façon claire et scientifique, la philosophie spirite : il a beaucoup intéressé ses auditeurs.

A BORDEAUX. — Sous les auspices du *Cercle Spirite Agullana*, le zélé conférencier a continué sa propagande. Il a donné, le 28 novembre, une belle conférence, à la salle de l'Athénée, sur le Spiritisme, sa puissance morale et sociale. Le conférencier a développé son sujet avec beaucoup de conviction et a été vivement applaudi.

A LYON. — La Fédération spirite poursuit, avec une inlassable activité, sa propagande ; son dévoué secrétaire, M. Malosse, a organisé dans plusieurs quartiers des conférences. L'affluence à ses diverses réunions prouve l'intérêt du public pour nos idées.

La *Société d'Etudes psychiques* continuant, de son côté, la série de ses intéressantes conférences, avait convoqué à nouveau le public lyonnais, dimanche, 21 novembre, à l'effet d'entendre M. A. Bouvier, vice-président de cette Société, chargé de développer le sujet : *La Vie et les Forces Invisibles.*

Il le fit avec son entrain et sa verve habituelle, en homme convaincu de la vérité qu'il répand, par les preuves que sa longue vie d'études lui a fournies.

Cette causerie fut illustrée de nombreuses projections photographiques, qui permirent au conférencier de faire apparaître sur l'écran les preuves de ce qu'il avançait.

Entre autres, un mutilé, amputé d'un bras, dont la plaque sensible avait fidèlement enregistré le membre fluidique, avec toutes les caractéristiques d'une blessure de la main qui avait entraîné l'amputation. Des apparitions de doubles et d'esprits matérialisés furent également montrées.

Enfin, la séance, qui dura deux heures environ, fut un succès complet. La salle des fêtes de la mairie du 6e arrondissement, qui avait été mise à la disposition de la Société, était trop petite pour contenir le public accouru. Près de 2.000 personnes s'entassaient dans la salle et combien s'en retournèrent, faute de place !

Nous regrettons de ne pas pouvoir nous étendre davantage sur toutes ces conférences qui seront, du reste, publiées dans le premier Bulletin de l'Union spirite française.

Nous félicitons nos frères de Lyon de leur zèle et souhaitons que d'autres centres suivent leur exemple.

*** M. Malosse, secrétaire de la Fédération spirite Lyonnaise, nous prie d'informer les groupements et sociétés spirites qu'il se met à leur entière disposition, pour donner des conférences dans leur ville, prenant à sa charge les frais de déplacement et de séjour.

Bibliographie

RAYMOND, par Sir Oliver Lodge

La traduction de ce livre était impatiemment attendue, à cause de la grande notoriété de l'auteur, recteur de l'Université de Birmingham et célèbre en physique

par des travaux qui le classent parmi les savants de premier ordre. Ici, nous avons le témoignage d'un critique sévère, allant au fond des questions, avec un amour désintéressé de la vérité.

Sir Oliver Lodge, ayant perdu son fils à la guerre, s'est adressé, ainsi que plusieurs membres de sa famille, à divers médiums, avec l'espoir d'en obtenir des communications. Les résultats obtenus sont de valeur très inégale. Il en est de médiocres ; d'autres mènent presque sur le seuil de la croyance ; quelques-uns, deux notamment, semblent ne pouvoir pas s'expliquer sans l'intervention des Esprits, quoiqu'ils s'offrent à nous dans un cadre un peu défectueux.

On part en général d'une idée fausse pour juger les messages médiumniques. On se figure volontiers que les Invisibles disposent de connaissances et de pouvoirs illimités. Grave erreur. Ils ont à lutter contre des difficultés souvent insurmontables, parce qu'ils se meuvent sur un plan qui n'est pas le leur, obligés d'employer comme instruments des médiums dont l'activité inconsciente entrave parfois leur liberté ; il leur arrive même de trop présumer de leurs forces et de leur expérience. De là, dans bien des circonstances, du trouble, des tâtonnements, de l'incohérence, des tentatives avortées et l'extrême rareté des séances pleinement probantes. Aussi les expérimentateurs trop impatients sont-ils exposés à se décourager : ils dénigrent le spiritisme, alors qu'ils devraient s'en prendre uniquement à eux-mêmes. Dans la masse des phénomènes supranormaux auxquels s'adapte avec vraisemblance l'hypothèse du subconscient, n'y en eût-il qu'un seul, confirmant l'hypothèse spirite, cela devrait suffire pour déterminer notre conviction et nous incliner à réviser notre jugement sur des faits qui nous avaient rendus hésitants. Or les phénomènes spirites scientifiquement constatés sont assez nombreux pour que la démonstration expérimentale de l'Au-delà ait atteint désormais le plus haut degré de possibilité.

Raymond fut tué le 14 septembre 1915. Le 27 du même mois, sa mère avait, à Londres, une séance avec le médium Peters, de qui elle était inconnue. Il y fut question d'une photographie, où ce jeune homme figurait, dans un groupe d'officiers, avec sa canne. Le 3 décembre, sir Oliver Lodge, son père, avait une séance avec un autre médium, Mme Léonard, de qui il était également inconnu ; il fut encore question de cette photographie avec de nouveaux détails : l'indication que Raymond y paraît gêné par un de ses camarades, appuyé sur lui et un aperçu de l'endroit où la photographie a été prise en plein air. On ignorait absolument l'existence de cette photographie, qui datait du 24 août, alors que la dernière visite de Raymond à ses parents avait eu lieu le 20 juillet. Il n'en avait jamais fait mention dans sa correspondance. Le 29 novembre, une amie de sa famille écrit spontanément à sir Lodge qu'elle possède un groupe photographique d'officiers, parmi lesquels se trouve Raymond et offre de l'envoyer, si on le désire. La photographie arrive le 7 décembre et répond parfaitement à la description. Comment faire intervenir en cette circonstance la mémoire latente ou la transmission de pensée, si chère aux partisans à outrance du subconscient, qui ne reculent pas devant les suppositions les plus fantastiques pour éviter l'explication spirite? Il aurait fallu que l'idée de cette photographie, voltigeant dans l'espace, s'arrêtât, à des dates différentes, dans l'esprit de deux médiums qui n'avaient pas le moindre rapport, pour être communiquée séparément à la mère et au père. On veut se préserver

du ridicule de tomber dans l'invraisemblance et on y est en plein. Il reste la ressource de supposer que la famille de Raymond avait eu, on ne sait de quelle manière, connaissance de cette photographie, mais qu'elle en avait perdu le souvenir. Ce souvenir se serait transmis inconsciemment aux deux médiums, pour être rappelé aux parents. Que de détours pour ne pas entrer dans une voie dont l'accès vous est interdit par un scepticisme invétéré !

Le 26 mai 1916, deux des enfants de sir Oliver Lodge, Lionel et Norah, ont une séance à Londres avec Mme Léonard. Au même moment, Alec et Honor, deux autres de ses enfants, ont une séance de table parlante à Mariémont, près de Birmingham. Alec exprime le désir que Raymond se communique à Londres, en donnant le mot Honolulu, sans que la chose eût été concertée avec Lionel et Norah. Or, Raymond demande, dans la séance de Londres, si l'on pourrait jouer Hulu-Honolulu. C'est une plaisanterie qui rappelle son caractère enjoué. La pensée d'Alec et d'Honor s'est-elle transmise par télépathie à Lionel et à Norah, par l'intermédiaire de Mme Léonard? Mais alors comment se fait-il que, dans le trajet de Mariémont à Londres, le sujet musique, qui n'était pas dans la pensée des transmetteurs, se soit combiné avec le mot Honolulu, de manière à imprimer au message un caractère dénotant une personnalité indépendante d'eux? Ici encore il est difficile d'écarter l'hypothèse spirite. Les menus faits de ce genre, insignifiants en apparence, ont une importance capitale, parce qu'ils attestent la présence d'une individualité qui, connaissant des détails ignorés de tous les assistants, ne saurait être confondue avec ceux-ci. Il faut donc qu'elle appartienne à un autre monde et il en résulte la preuve expérimentale de la Survie, pour ceux du moins qui n'ont pas des préventions invincibles. La femme et les enfants de sir Oliver Lodge avaient été, jusqu'à la mort de Raymond, réfractaires au spiritisme ; ils y sont venus et la lecture de ce livre sera très probablement une source de consolations pour beaucoup d'affligés, que le dogme des Eglises et les spéculations de la philosophie n'ont pu convaincre.

Le Temps, du 14 novembre, par la plume de M. Pierre Mille, auteur d'une *Anthologie des humoristes français contemporains*, lui a consacré un article assez agressif. Peut-être ce journaliste, plein d'humour, a-t-il voulu se conformer à la ligne de conduite du grave journal qui, n'ayant guère un tempérament de novateur, ne tolérerait pas qu'on parlât avec sympathie d'une idée non encore revêtue d'un caractère officiel. Il faut toutefois rendre cette justice à M. Mille qu'il n'a pas trop le ton du persiflage. Il a brodé avec aisance une fantaisie légère sur un sujet insuffisamment étudié, en se préoccupant de ménager la clientèle dont il ne faut pas froisser les susceptibilités. Le jour où le spiritisme aura conquis les faveurs de l'opinion publique, on en parlera avec déférence. En attendant, on met en relief les détails de sa physionomie, qui peuvent amuser la majorité des lecteurs et on laisse les autres dans l'ombre, ce qui n'est sans doute pas très loyal ; mais on a obtenu son petit effet et on passe alertement à un nouvel exercice, où l'on essayera de déployer la même agilité. M. Mille signale quelques ressemblances du spiritisme avec des croyances de l'antiquité sur l'Au-delà, notamment dans Homère. Cela ne doit pas nous étonner, car il en est du spiritisme comme de la vapeur et de l'électricité, par exemple, qui existaient avant que les savants eussent songé à les étudier, d'abord théoriquement, ensuite

pour en tirer des applications utiles. Il insiste aussi gaiement sur des particularités desquelles il résulte que l'Au-delà ne diffère pas très considérablement de notre monde. Il exerce sur ce point sa verve gouailleuse. Il a, convenons-en, la partie belle auprès d'une multitude de gens qui, imbus des idées traditionnelles, jugent bizarre ou impossible tout ce qui s'en éloigne. La partie du monde invisible avec laquelle nous communiquons ordinairement, parce qu'elle est plus voisine de notre sphère, ne constitue pas l'Au-delà dans sa totalité ; il y a des régions encore plus inaccessibles à notre entendement, séjour d'Esprits supérieurs, qui y sont parvenus par une lente évolution et ont moins d'affinités avec nous. La grande affaire est de savoir si l'Au-delà existe et la science nouvelle s'applique à l'étude des faits qui en prouvent la réalité. Pourquoi M. Mille, dans sa plaisante esquisse, a-t-il complètement oublié de mentionner les deux phénomènes sur lesquels nous venons d'insister et que l'éminent physicien, Oliver Lodge, considère comme probants? C'est fâcheux pour lui, parce que des critiques avertis supposeront malicieusement qu'il a commis cette omission de peur de rendre service au spiritisme, qui d'ailleurs ne s'en portera pas plus mal.

Il cite, avec une pointe d'ironie cette déclaration de Raymond que « avant vingt-cinq ans » la moitié de l'humanité sera spirite. Nous ne croyons pas à l'infaillibilité des désincarnés et nous estimons que celui-là s'aventure un peu trop. Il n'est pas moins vrai que le mouvement se propage dans le monde entier : les railleurs pourraient bien faire rire à leurs dépens. Qui sait s'ils ne se vanteront pas un jour d'avoir prophétisé la victoire du spiritisme?

ALFRED BÉNÉZECH.

***

La Grande Enigme (Dieu et l'univers), suivie d'une série d'études sur la loi circulaire, les âges de la vie, la mission du XX^e^ siècle, etc., avec notes complémentaires (7^e^ mille) (1). — Sous ce titre, M. Léon Denis vient de publier une nouvelle édition, corrigée et augmentée, de ce volume dont le succès va grandissant. La synthèse, qui figurait sur la première édition, ayant été tirée à part, sous forme de brochure, sur la demande des spirites lyonnais, qui s'en servent, en guise de catéchisme, pour leurs écoles du dimanche, l'auteur l'a remplacée par une centaine de pages nouvelles, parmi lesquelles plusieurs chapitres inédits sur la vie et la mort et la mission du XX^e^ siècle.

C'est toujours le style entraînant, chaleureux, coloré, que les lecteurs de la *Revue Spirite* connaissent et apprécient. Nous n'insisterons donc pas et nous nous bornerons à reproduire quelques appréciations de la presse lors de l'apparition de cette œuvre, un peu avant la guerre.

Le *Matin*, Paris :

Depuis Lucrèce, que d'écrivains se proposèrent de libérer nos âmes de la tyrannie des préjugés et de l'angoisse atavique du Ténare ! Ceux-ci préconisèrent les ivresses métaphysiques, et ceux-là la sonorité des formules incantatoires. M. Léon Denis a sa recette. Elle est efficace et antique. C'est la bonté, c'est l'amour. On pourrait sourire de cette métaphysique passionnée, si la vie de M. Léon Denis n'offrait elle-même l'illustration la plus éclatante de cette chaleureuse et stoïcienne doctrine.

Parmi les Pascal inquiets que hante l'insoluble solution de la *Grande Enigme*, M. Léon Denis

(1) Un volume 18 Jésus, prix 4 fr., franco 5 fr., Librairie Leymarie.

a toute la ferveur hautaine d'un Bossuet et la persuasion doucement obstinée d'un Fénelon. Quand, après des années qu'il faut espérer longues encore, l'auteur d'*Après la Mort* aura franchi le pont qui tremble, le Grand Penseur l'accueillera avec dilection.

Journal des Débats, Paris.

Dans ce livre, d'une rare élévation d'âme et de sentiments, M. Léon Denis propose une noble et séduisante explication de la destinée humaine. C'est par le spiritisme qu'il nous garantit l'immortalité, l'existence de Dieu et la vie future. M. Léon Denis est un esprit plein de hautes aspirations, qu'il exprime avec éloquence. Sa doctrine, largement spiritualiste, est exposée avec beaucoup de poésie. Il y a de belles descriptions de la nature : la mer, la forêt, la montagne, etc. A notre époque de désagrégation sociale, ce livre est destiné à relever les espoirs et les courages défaillants. M. Léon Denis trouve que la science a fait beaucoup pour les cerveaux et très peu pour les âmes : il a voulu raviver dans les cœurs une foi plus jeune et plus vive, une morale à la fois idéale et scientifique. Nous ne discuterons pas sa thèse. Il nous suffit de signaler un livre généreux, élevé et sincère.

Revue Scientifique et Morale, Paris.

Tous nos lecteurs connaissent l'œuvre déjà si vaste de Léon Denis et se sont plus d'une fois réconfortés à cette source vive, d'où jaillissent l'espoir et la consolation pendant les périodes tristes de l'existence. C'est une noble mission que celle d'éclairer ses frères moins avancés, surtout lorsque l'on peut parer son enseignement de toutes les grâces du style, jointes à la profondeur de la pensée. De tels écrivains honorent une école, et les spiritualistes n'ont jamais marchandé leur reconnaissance et leur admiration à l'auteur de tant de livres réconfortants.

Ce dernier venu, *la Grande Enigme*, est comme le couronnement de ses travaux antérieurs. On y retrouve cette émotion pénétrante que l'âme de Léon Denis ressent toujours devant les grands spectacles de la nature. Que ce soient les montagnes sourcilleuses aux fronts couronnés de glaciers, aux gorges profondes, aux pics dentelés, ou la mer caressante, qui reflète le bleu du ciel, ou enfin la forêt fraîche et mystérieuse, dans laquelle se déploie la féerie du décor végétal, embaumé par les arômes qui s'exhalent de la terre, partout son âme entre en communication avec la nature : elle frémit aux accords de la vie universelle, aux murmures du vent et des eaux, aux bruissements des ramures, à la symphonie que forment les chants des oiseaux, tandis que d'autres fois elle est pénétrée par le grandiose silence des solitudes, alors que la pensée rêveuse suit la marche inexorable des étoiles, trouant de leurs scintillantes clartés le velours sombre de la nuit. . . . . .

Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy.

Nous aimons la parole élégante et facile de M. Léon Denis ; ses périodes claires et harmonieuses nous charment, et sa chaude éloquence fait vibrer notre âme ; mais, si l'orateur sait nous toucher et nous émouvoir, c'est surtout le puissant écrivain spiritualiste qui nous persuade et nous captive ; son œuvre est admirable.

C'est donc avec un profond intérêt et un plaisir extrême que nous avons lu et relu son dernier ouvrage : *La Grande Enigme ; Dieu et l'Univers*, qui est la quintessence des premiers et nous paraît vraiment d'inspiration évangélique. Quelles impressions délicieuses il nous a laissées ! et comment les exprimer sans copier l'auteur lui-même, possédant à fond l'art de bien dire ? Il faut se contenter de répéter ce que nous avons proclamé à chaque page lue : rien de plus vrai ! rien de plus beau ! rien de meilleur ! et de recommander l'attrayante lecture de ce livre de profonde science, de moralité supérieure de haute vertu, tout imprégné de poésie.

Colonel COLLET,
Président de la Société.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue, *doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.*

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.